$2.95

Pierre Saurel

le manchot

COLLECTION ROMAN POLICIER

La chasse à l'héritière

QUÉBEC/AMÉRIQUE

Pierre Saurel

Le Manchot # 2

La chasse à l’héritière

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 335 : version 1.0

La chasse à l'héritière

Numérisateur : Jean Layette.
Relecture : Jean-Yves Dupuis.
Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique.

I

Famille en deuil

– Il est beau ! On dirait qu'il va nous parler !

– Soixante-six ans, c'est encore tout jeune !

– Un homme qui a fait tant de bien. Vous êtes de la famille ?

– René Carvin, neveu.

– Mes condoléances ! Ça me fait bien plaisir de venir rendre un dernier hommage à monsieur Rancourt.

– Merci. Et en serrant la main potelée, Carvin songea : « Merci surtout pour le plaisir ».

Un moment de silence gênant. Le gros homme jeta un coup d'œil autour de lui. Il avait soigneusement examiné les couronnes de fleurs placées autour du cercueil.

– Vous avez reçu ma couronne ?

– Oui, je vous remercie infiniment. Si je ne me trompe pas, elle est à droite. Vous comprenez, nous en avons reçues tellement. Mon oncle était un homme bien connu dans le milieu des affaires.

Pour la trente-septième fois en moins de deux heures, René Carvin répondit aux mêmes questions :

– Il a été malade longtemps ? Il n'a pas trop souffert ?

– Mon oncle avait fait une crise cardiaque il y a près de deux ans. Il était à demi-paralysé, tout le côté droit. Il a eu sa dernière crise trois jours avant sa mort.

– Tant mieux !... Euh... je veux dire qu'il n'a pas eu une trop longue agonie.

– Non, pas trop longue.

On entendait des rires venant de la pièce voisine, du fumoir, là où une foule d'amis se pressait.

– Excusez-moi, j’ai des gens à voir.

– Vous êtes tout excusé. Si vous saviez comme je vous comprends, j’ai passé par là il y a six mois, lorsque j’ai perdu mon frère. C’est pas drôle.

Une fois que Carvin se fut éloigné, une femme s’approcha du gros homme.

– J’ai trouvé ta couronne. Elle est à droite, au fond. On aurait pu la mettre en avant. Tu as payé près de trente-cinq piastres pour ça.

– T’inquiète pas, j’connais le directeur de la maison. J’vais lui glisser un cinq et à l’heure du souper, il va la changer de place, tu verras.

Comme René Carvin allait entrer dans le fumoir, une fille dans la trentaine, toute vêtue de noir, blonde, fort jolie, s’approcha de lui.

– Qui est-ce, ce couple là ?

– Ma chère cousine, si je connaissais tous les amis de mon oncle, ou encore tous ceux qu’il a « fourrés » dans sa vie...

– Attention à ce que tu dis, on peut t’entendre.

René Carvin regarda sa cousine dans les yeux puis, esquissa un sourire.

– Tu t’es ajouté du rouge sous les yeux ? Mets en pas trop, ç’aura pas l’air naturel.

– Je peux me passer de tes sarcasmes. Dis ce que tu voudras, moi, mon oncle, je l’aimais.

– Je sais, je sais. On me l’a dit, tu lui as fait une visite à l’hôpital, il y a un an. Tu lui as même apporté une boîte de chocolats que tu as vidée, puisqu’il ne pouvait pas en manger.

Madeleine Rancourt s’inclina devant une femme qui lui tendait la main. Une fois que la visiteuse se fut éloignée, elle déclara à son cousin :

– Toi, on te pensait mort, tellement tu donnais de tes nouvelles.

– Pour répondre à ta première question, si je connaissais tous les amis de mon oncle, je saurais le bottin téléphonique sur le bout de

mes doigts. Je crois qu'il avait autant d'amis que toi tu as eu d'hommes qui ont passé dans ton lit.

– Idiot !

René Carvin entra dans le fumoir. Un grand et gros type, qui avait l'air d'un joueur de football, contait des histoires à double sens, pour amuser et dérider les visiteurs.

– Félix, j'ai à te parler, dit-il en entraînant le colosse à l'écart. Je t'ai demandé de ne pas rester ici.

– J'suis aussi parent que toi avec le bonhomme.

– Oui, mais moi, je risque pas de me faire remarquer. Je sors pas de prison, moi.

– Passe une autre remarque comme celle-là, pis tu vas recevoir un coup de poing sur la gueule... faudra te faire une place dans la boîte, à côté du vieux...

On pouvait soudain sentir un remous dans la salle. Un important personnage venait de faire son apparition.

– Tu le connais, toi, ce petit vieux ? Un chef de la mafia, je suppose ?

– Idiot, c'est le notaire Grandin. C'est lui qui administrait la fortune de mon oncle.

– Regarde la Madeleine, elle vient de se jeter dans ses bras, en pleurant. Une belle hypocrite.

René répliqua d'une voix sèche :

– Avant de juger les autres, regarde-toi. Si tu viens de faire ton apparition, c'est que tu crois être couché sur le testament.

– Comme toi, comme tout nous autres. On dit que tous les héritiers légaux héritent, j'espère qu'il y en aura assez pour tout le monde.

– T'inquiète pas, il a assez volé de monde qu'on aura chacun notre part. René se retourna, serra la main d'un visiteur qui murmura une phrase incompréhensible et par habitude, le neveu répondit :

– Oui, nous avons perdu un gros morceau. Des hommes comme mon oncle, y s'en fait plus.

Et près de lui, le colosse, Félix Pouliot, un autre neveu du décédé, ajouta à voix basse :

– Heureusement !

*

Madeleine attendit que les yeux se tournent vers elle, retroussa le voile noir qui cachait sa figure et fit mine d'essuyer une larme.

René s'avança, prit une fleur sur une couronne et la lança dans la fosse.

Des mains se serraient. On se serait cru à minuit, un 31 décembre.

– Il faut du courage !

– Merci d'être venu.

– C'était notre devoir.

– Ça a été un beau service. Du beau chant.

– Ça a dû coûter cher.

– Il doit laisser une grosse fortune.

Les gens s'éloignaient lentement en direction des voitures. Le notaire s'approcha d'un groupe qui s'était formé. Ils étaient sept, les sept héritiers, les sept parents de Philippe Rancourt.

– Il est une heure. Je vous donne à tous rendez-vous à mon bureau, à quatre heures, pour la lecture du testament.

Quelques secondes plus tard, le notaire s'engouffrait dans sa voiture qui démarra lentement.

– On va dîner ensemble ? proposa René Carvin.

– Moi, j'ai pas faim. J'vais plutôt aller prendre quelques bières, fit le gros Félix. J'ai des « chums » à rencontrer. Des gars que j'ai pas vus depuis deux ans.

– On sait pourquoi !

Madeleine déclara :

– Moi, faut que je passe à la maison, je dois me changer.

– Évidemment, la comédie est finie.

Celui qui venait de parler était le plus vieux du groupe. Il n'était pas un parent, mais l'associé de Philippe Rancourt.

– Madame Rancourt, ajouta-t-il en se tournant vers une femme d'une cinquantaine d'années, si vous voulez m'accompagner...

– Merci, monsieur Bouvier.

Le taxi qui emmenait Madeleine se détacha du groupe puis, la voiture de Félix prit une autre direction.

Et une quinzaine de minutes plus tard, les cinq autres personnes se retrouvaient dans un chic restaurant de la métropole.

En plus de madame Irène Rancourt, belle-sœur de la victime, de Louis Bouvier, l'associé, de René Carvin, fils de la sœur décédée de Philippe Rancourt, on y trouvait un autre couple, le frère et la sœur, tous deux enfants de la sœur cadette de Philippe Rancourt. Germain Turcot approchait de la quarantaine ; sa sœur, Hélène, avait à peine trente ans.

Et tous ces gens se connaissaient peu. Ils s'étaient rencontrés, la dernière fois, lors du décès de la mère d'Hélène et de Germain.

René jeta un coup d'œil sur sa montre :

– Encore deux heures à attendre.

En s'assoyant, Louis Bouvier murmura :

– À part une assurance-vie que nous avions prise en commun, je serais surpris que Philippe m'ait laissé quelque chose.

Irène Rancourt proposa :

– Si on changeait de sujet ? Nous connaîtrons ses dernières volontés bien assez tôt. Monsieur Bouvier peut vous le dire. Vous autres, vous ne connaissiez pas votre oncle. Moi, c'était mon beau-frère ; moi, je le connaissais... et avec Philippe, il faut s'attendre à tout.

Sans le savoir, Irène Rancourt n'avait jamais dit si vrai.

*

– Tout le monde est là ? demanda le notaire.

– Non, répondit Irène. Il manque encore Madeleine.

Félix venait tout juste d'arriver. Il était légèrement éméché, ayant fêté un peu trop la mort de son oncle et les retrouvailles avec ses amis.

– Moi, j'ai pas de temps à perdre, dit-il ; commencez sans elle, notaire.

– Je regrette, mais il faut l'attendre.

Juste à ce moment, la porte du bureau du notaire Grandin s'ouvrit et Madeleine Rancourt fit une entrée spectaculaire. Elle n'avait plus du tout l'air d'une jeune veuve éplorée.

Elle portait une robe décolletée qui prouvait hors de tout doute, qu'elle n'avait pas besoin de soutien-gorge pour soutenir une poitrine pourtant assez opulente.

Hélène se tourna vers son frère et murmura :

– Arrête de la regarder ! C'est facile d'être bien faite quand on se fait remonter les seins.

– Excusez-moi. J'ai reçu de nombreux appels à la maison. Ça pris plus de temps que je n'aurais cru.

Félix murmura :

– Essaie pas de nous emplir, Marie-Madeleine ; c'est long d'effacer une face de martyre et d'essayer de se refaire une beauté.

– Les insultes d'un ivrogne ne m'atteignent pas. Et puis, tu as dû perdre la mémoire derrière les barreaux. Mon nom est Madeleine, pas Marie-Madeleine.

– T'as rien compris ! Je faisais un rapprochement avec la putain de l'Évangile.

René Carvin s'interposa :

– Fermez vos gueules ! On n'est pas ici pour se dire ses vérités, on est ici pour écouter la lecture du testament de mon oncle.

Irène Rancourt ajouta :

– Vous aurez tout le temps voulu pour vous engueuler après la lecture. Moi, l'histoire de division en parts égales, j'y crois pas.

– Évidemment, ma tante, puisque mon oncle n'a plus de parents en ligne directe, puisque vous êtes la seule belle-sœur vivante, qu'il n'a plus de beaux-frères, vous croyez que vous devriez toucher la plus grosse part.

– Tu sauras, mon jeune, que je me fous de l'argent de Philippe. Je compte me marier prochainement.

– L'amour la travaille ! ricana Félix.

– En tout cas, l'homme que j'épouserai sera capable de me faire vivre jusqu'à la fin de mes jours.

Le notaire avait pris sa place derrière son immense bureau. Il attendait que les supposés futurs héritiers se taisent, pour commencer son petit discours.

– Viens t'asseoir à côté de ton cousin, la belle Madeleine, railla Félix. Derrière les barreaux, les belles femmes sont plutôt rares.

Mais Madeleine alla prendre place près de Louis Bouvier en déclarant :

– Je ne fréquente pas les types de ton espèce.

– J'adore les filles de ton genre. Si j'hérite, je te paierai pour passer quelques heures avec toi, dans un motel.

– Faudrait que je sois bien en peine pour sortir avec toi.

Bouvier glissa quelques mots à l'oreille de Madeleine et celle-ci répondit d'une voix assez forte.

– Vous avez raison. On ne doit jamais discuter avec quelqu'un qui n'a pas toute sa tête.

– En tout cas, j'en ai une partie et c'est bien à moi. C'est pas comme ton cul...

Il y eut des protestations. Irène Rancourt s'était levée brusquement.

– Moi, j'en ai assez d'entendre ses grossièretés. Vous me téléphonerez, notaire.

– Asseyez-vous, madame, fit Grandin. Tout le monde va se taire et m'écouter.

Félix ouvrit la bouche pour parler mais René, son cousin, lui donna un coup de coude dans les côtes.

– Ta gueule, t'as compris ?

Il y eut un long silence, brisé seulement par le froissement des papiers que consultait le notaire.

– Il y a deux testaments.

– Quoi !

– C'est impossible, fit madame Rancourt. C'est toujours le dernier qui compte.

– Vous avez raison, madame, approuva le notaire ; mais vous allez comprendre lorsque j'aurai fait lecture des deux documents. Le premier testament sera valide si le dernier, qu'a fait mon client, ne peut être exécuté.

René Carvin murmura :

– Moi, j'comprends plus rien.

– As-tu déjà compris quelque chose ? demanda Félix. Autant que je me souvienne, t'as jamais été brillant.

Carvin préféra ne pas répondre et le notaire put continuer.

– Tout d'abord, au sujet des assurances-vie, il y a une police qui a été prise par messieurs Philippe Rancourt et Louis Bouvier. Cette police n'a rien à voir avec le testament. Monsieur Bouvier pourra donc réclamer la somme de vingt-cinq mille dollars.

Madeleine se retourna et lança un sourire aguichant à Louis Bouvier.

– Maintenant, je vais vous faire lecture du dernier testament qu'a fait monsieur Philippe Rancourt. Je vous passe les premières lignes, les formules habituelles disant qu'il a toute sa raison, et le reste, et le reste. Voici maintenant la teneur principale de ce testament.

Le notaire Grandin s’éclaircit la voix. Il régnait un tel silence qu’on aurait pu entendre respirer une mouche.

– « Je lègue, par la présente, tout mon avoir, y compris mes assurances-vie dont les bénéficiaires sont les héritiers légaux, à... »

Tous se regardèrent. Irène Rancourt souriait. Si son beau-frère avait laissé son entière fortune à une seule personne, ce devait être à elle.

– « ... à ma fille Claudette ! »

Ce fut une véritable explosion de cris de surprise. Tout le monde parlait en même temps.

– Sa fille ?

– Il devait être fou.

– Philippe n’a jamais été marié.

– Mon oncle n’a jamais eu d’enfant.

– C’est sûrement une blague !

Le notaire imposa le silence, puis déclara :

– Non, ce n’est pas une blague. C’est très sérieux. Monsieur Rancourt laisse sa fortune à sa fille Claudette... si toutefois on peut la retrouver...

II

L’enfant de l’amour

Les réactions de surprise passées, le notaire avait réussi à obtenir le silence.

– À moins que je ne fasse erreur, je crois que madame Irène Rancourt et monsieur Bouvier sont au courant que Philippe Rancourt a eu une fille.

Bouvier murmura :

– Ça date de plusieurs années.

– Je me souviens, murmura Irène. Cette fille, si elle n’est pas morte, a probablement vingt-trois ans. Ça faisait deux ans que j’avais épousé Lucien...

– Vous avez raison, madame. Claudette a vingt-trois ans.

René Carvin prit la parole.

– Notaire, pourquoi cette Claudette n’assiste-t-elle pas à la lecture du testament ?

– Je vais vous expliquer. Ou plutôt, puisque madame Rancourt est au courant de cette naissance, voulez-vous raconter à vos neveux et nièces ce qui s’est passé, il y a plusieurs années.

Tous les yeux se tournèrent vers Irène. Elle se leva, se sentant plus à l’aise pour parler.

– Philippe avait une liaison avec une jeune fille dont j’ai oublié le nom.

– Aline Perron.

– Oui, c’est ça, Aline. Philippe parlait d’épouser cette fille mais son frère, ses sœurs, ses beaux-frères s’y opposaient.

– Pourquoi ? demanda Félix.

– Parce que cette fille n'était pas de notre monde. Nous étions quand même dans la classe bien cotée de la société. Cette fille était une orpheline, elle n'avait pas de dot... aujourd'hui, les mœurs ont bien changées ; mais autrefois, ça avait beaucoup d'importance.

Elle se tourna du côté de Louis Bouvier et ce dernier l'approuva d'un signe de tête.

– Un jour, il y a eu une réunion de famille. Aline attendait un enfant. Philippe avait changé d'idée. Il ne voulait plus faire face à ses responsabilités, il ne voulait pas épouser Aline et, tous, nous l'approuvions. Mais il y avait cette naissance. Alors, on a décidé de faire entrer Aline dans une clinique privée, lorsque le moment de la naissance arriverait. L'enfant serait donné en adoption et il était convenu que la famille paierait un bon montant à mademoiselle Perron pour qu'elle puisse s'établir ailleurs.

– Moi, s'écria Félix, j'ai fait de la prison pour une chose beaucoup moins écœurante que celle-là.

Tu oublies que notre oncle est mort, lui répondit Hélène. On n'a pas à le juger.

– C'est ça, élevons-lui un monument. Saint Philippe Rancourt, protecteur de la veuve et de l'orphelin.

Félix se leva, tituba et reprit son équilibre.

– Moi, puisque j'hérite pas, j'ai plus rien à faire ici...

– Attendez, fit le notaire, il y a un second testament et celui-là saura sûrement vous intéresser.

René Carvin repoussa son cousin dans le fauteuil et Irène put reprendre son récit.

– Le tout s'est fait très rapidement. Un jour„ on a appris qu'Aline était entrée en clinique. Pourtant, le moment de la naissance n'était pas encore arrivé.

– Elle n'était enceinte que de sept mois, précisa le notaire.

– La naissance eut lieu et mademoiselle Perron y est restée : elle est morte à l'accouchement. Mais on m'a toujours dit que l'enfant était également décédé. C'est tout ce que je sais.

– À ce moment-là, j'étais à l'emploi de Philippe, déclare Bouvier. Ce n'est que quelques années plus tard que je suis devenu son associé. Ce que vient de raconter madame Rancourt est l'exacte vérité. La mère et l'enfant sont morts, tous les deux.

Germain Turcot s'écria :

– Alors, pourquoi notre oncle a-t-il fait un tel testament ? Tout ça devient ridicule.

Ce fut le notaire Grandin qui reprit la parole.

– Je me suis toujours occupé des affaires de monsieur Rancourt. Je suis le notaire de la famille depuis plus de trente ans. J'ai dû payer un fort montant pour éviter le scandale, à la suite de la mort d'Aline Perron. Moi aussi, j'ai toujours cru que l'enfant était mort. C'était une fille, que monsieur Rancourt voulait appeler Claudette. Il y a seulement quelques semaines que monsieur Rancourt m'a appris que l'enfant n'était pas mort ; du moins, pas à la naissance.

René Carvin paraissait en avoir assez.

– Cette histoire est trop embrouillée pour moi. Vous discuterez avec mes avocats, notaire. Je vais contester ce testament.

– Ça ne vous intéresse pas de connaître la teneur de ce second testament ? Nous allons terminer l'histoire de cette enfant de l'amour, et ensuite je passerai à la seconde lecture.

Et Grandin put reprendre son récit.

– Il y a quelques semaines, Philippe Rancourt m'a révélé qu'au moment de la naissance de Claudette, un bébé du même âge, un bébé naissant, était mort. Philippe a payé pour qu'on laisse croire que ce bébé était sa fille. De cette façon, aux yeux de sa famille, toute l'affaire était terminée.

– Mais notaire, s'écria Madeleine, il doit y avoir des papiers officiels, il y a sûrement des documents concernant la naissance et la mort de l'enfant.

– Hélas non. Ces cliniques privées, ces cliniques clandestines cachaient bien des choses. On rapportait les naissances seulement si l'enfant était soit adopté, soit gardé par les parents. Autrement, on ne rapportait rien et, bien souvent, ces naissances clandestines

permettaient à certains profiteurs de vendre des bébés sur le marché noir.

– Ce geste ne me surprendrait pas de mon oncle, déclara René Carvin, les scrupules et lui, ça faisaient pas bon ménage. S'il a vendu la Claudette sur le marché noir, vous la retrouverez jamais.

– Justement, c'est là le point, approuva le notaire. Claudette est-elle vivante ? Si oui, où se trouve-t-elle ? Même mon client n'en a jamais eu la moindre idée. Il ne l'a jamais fait rechercher. Il ne savait rien d'elle. Mais lorsque son état de santé est devenu précaire, il m'a raconté cette histoire, il m'a demandé de faire rechercher Claudette, d'essayer de la retrouver... et il a rédigé ce testament.

Grandin reprit le premier document.

– Si, trois mois après mon décès, malgré des recherches intensives, on n'a pas retrouvé Claudette, si on n'a pu prouver, hors de tout doute, qu'elle est bien ma fille, c'est le testament qui est entre les mains du notaire Grandin qui deviendra légal.

Le notaire montra le papier.

– Et comme vous voyez, c'est signé en bonne et due forme. S'il y en a parmi vous qui désirent faire expertiser la signature, libre à vous.

– Vous avez dit tantôt, demanda Irène Rancourt, que mon beau-frère vous a chargé de faire des recherches, notaire ; l'avez-vous fait ?

– Je n'ai pas eu le temps. Je me suis mis en communication avec un enquêteur privé. Malheureusement, à cause de mes nombreuses préoccupations, j'n'ai pu encore le rencontrer. Pourtant, j'aurais bien aimé que cet homme puisse causer avec Philippe. La mort de mon client est survenue plus rapidement que prévu.

– Moi, c'est la lecture du second testament qui m'intéresse, s'écria Félix. Allez-y notaire, vous voyez bien que les oreilles nous brûlent.

I e notaire entreprit donc la lecture du second testament.

– Tout d'abord, il était question de la maison de placements Rancourt et Bouvier. Selon le notaire et d'après les dernières

recherches des comptables, cette maison valait deux cent cinquante mille dollars, à quelques dollars près.

– Monsieur Bouvier deviendra seul et unique propriétaire de cette maison de placements, mais il devra verser aux héritiers la somme de cent mille dollars. Évidemment, cette somme ne sera pas obligatoirement versée d'un seul coup. Des arrangements seront pris entre les héritiers et monsieur Bouvier. Si cette somme n'est pas versée intégralement, on devra y ajouter les intérêts... enfin, tout ça sera à discuter entre monsieur Bouvier, le représentant des héritiers et... moi... ou encore, un autre notaire.

– Et le reste de la fortune, notaire ? C'est ça qui nous intéresse tous. Soyons pas hypocrites, s'écria Madeleine.

– Pour une fois, elle a dit quelque chose de sensé.

Félix éclata de rire, ayant l'impression qu'il avait fait une bonne blague.

– Philippe Rancourt, si sa fille Claudette n'est pas retrouvée dans les trois mois, laisse sa fortune à ses héritiers légaux c'est-à-dire, sa belle-sœur, madame Irène Rancourt ; ses neveux René Carvin, Félix Pouliot et Germain Turcot et ses nièces, Madeleine Rancourt et Hélène Turcot. En plus des cent mille dollars qui parviendront de la maison de placements, Philippe Rancourt laisse, en argent liquide et placements divers, une somme d'environ six cent mille dollars, ce qui fait en tout sept cent mille dollars.

– Hourra ! s'écria Félix. Je touche plus de cent mille dollars.

– Si on ne retrouve pas Claudette, fit René.

– Jamais on la retrouvera. D'après moi, cette fille est morte depuis longtemps.

Le notaire imposa le silence.

– De toute façon, vous ne pouvez toucher à la fortune avant trois mois. Je vous conseille donc, vous les héritiers, de nommer une personne qui s'occupera des intérêts de votre groupe et tous ensemble, avec mon aide, nous nous lancerons à la recherche de l'enfant de l'amour.

Il y eut de longues discussions. Les héritiers ne se faisaient pas confiance. On n'arrivait pas à nommer une personne, un délégué, qui représenterait les six héritiers légaux.

Ce fut le notaire qui trouva la solution.

– Monsieur Bouvier ne fait pas partie de la famille, mais il est quand même lié au testament. Qu'on retrouve ou non cette Claudette, ça n'affectera nullement sa part. Alors, pourquoi ne pas lui faire confiance ?

On accepta, mais René Carvin déclara qu'il voulait être tenu au courant des moindres développements.

Irène Rancourt ajouta qu'elle ferait ses propres recherches concernant cette Claudette.

– J'en sais plus long que tous les autres sur ce bébé.

– Je l'ai, s'écria Félix. Je vais la chercher, moi aussi, et quand je l'aurai trouvée, je lui proposerai le mariage. Un beau garçon comme moi, un type qui a de l'argent, elle ne refusera pas ça. C'est rien qu'une fois que nous serons mariés que je vous la ferai connaître.

– Si j'ai un conseil à te donner, Félix, tu devrais aller cuver ton vin ailleurs.

– Énerve-toi pas, toi, le petit Carvin. Moi, j'veux savoir une chose. Vous dites, notaire, que vous avez communiqué avec un enquêteur privé ?

– Oui.

– Qui ?

– Robert Dumont !

– Connais pas...

Mais Madeleine s'écria :

– Moi, je connais... ou plutôt, j'ai entendu parler de lui dernièrement. C'est pas ce policier manchot qui a permis aux autorités de mettre fin aux activités d'un vaste réseau de drogues et de prostitution ?

– Exactement, fit le notaire. Mais, comme je vous l'ai dit, j'ai communiqué avec lui quelques jours avant la mort de monsieur

Rancourt. Le détective Dumont m'a appelé, je lui ai téléphoné à deux reprises, mais chaque fois on n'a pu se rejoindre ; puis il y a eu le décès de monsieur Rancourt. Si vous êtes d'accord, nous pouvons engager cet homme qui jouit d'une bonne réputation.

Félix se mit à rire.

– Si c'est un ancien policier, il doit avoir des amis partout, qui l'aideront dans ses recherches. Moi, je suis pour qu'on engage ce manchot ; il semble avoir les bras longs.

Riant à gorge déployée, il se dirigea vers la porte.

– Ma tante, mes chers cousins et cousines, je vous salue. Bonjour notaire, bonjour monsieur Bouvier, inquiétez-vous pas, j'vous perdrai pas de vue tous les deux. Même si j'ai passé quelques mois derrière les barreaux, prenez-moi pas pour un cave, j'suis capable de surveiller mes intérêts.

Et Félix sortit. Quelques minutes plus tard, c'était au tour de madame Rancourt de quitter le bureau du notaire. René Carvin invita Madeleine, Hélène et Germain au restaurant où l'on pourrait discuter de l'affaire. Les deux Turcot acceptèrent, mais Madeleine déclara qu'elle voulait causer avec le notaire.

– J'ai besoin d'un bon homme à qui confier mes intérêts, dans cette affaire.

Quant à Bouvier, il voulait prendre des décisions concernant les recherches sur la fameuse Claudette.

Le trio parti, le notaire Grandin sourit à Madeleine, et dit :

– Si vous me confiez vos affaires, mademoiselle, soyez assurée que...

– Oh mais, excusez-moi notaire, c'est pas à vous que je songeais, non. J'ai un peu d'argent et je sais que monsieur Bouvier est un expert en placements, n'est-ce pas Louis ? Vous permettez que je vous appelle Louis ? Nous sommes appelés à nous voir très souvent, vous ne croyez pas ?

– Je serai à votre entière disposition, mademoiselle Rancourt.

Elle hésita, regarda le notaire, puis se dirigea vers la sortie.

– Vous permettez, notaire, j’aurais un mot à dire à monsieur Bouvier.

– Mais faites, mademoiselle, je puis me retirer, si vous le désirez.

– C’est pas nécessaire.

Bouvier avait rejoint la fille à la porte du bureau. Madeleine pris une carte dans son sac.

– Venez me voir ce soir, à mon appartement. Je vous parlerai de cet argent que j’ai à placer... et nous discuterons de toute cette affaire.

– Ce soir ?... Je ne sais pas si je pourrai...

– Certainement que vous pourrez, Louis, fit-elle en lui lançant son sourire le plus aguichant. Je vous attends... à compter de huit heures.

Et elle sortit, sans attendre sa réponse.

Bouvier, en se retournant, déclara au notaire :

– Si vous tentiez, au plus tôt, de rejoindre ce policier manchot ? Il serait grand temps que cette affaire d’héritière soit confiée à un expert.

– Je m’en occupe immédiatement.

Le notaire Grandin fouilla dans ses papiers, retrouva le numéro de téléphone, décrocha son récepteur et appela à l’appartement de Robert Dumont, le Manchot.

III

Détective privé

Robert Dumont s'éloigna de quelques pas et regarda le travail que venait de terminer l'artiste qui avait lettré l'affiche sur la porte vitrée.

« AGENCE LE MANCHOT»

C'était écrit en grosses lettres, au centre de la porte. Dans le coin, à droite et en lettres plus petites, le lettreur avait ajouté :

Robert Dumont,

détective privé.

– Ça vous plaît, monsieur Dumont ?

– C'est exactement ce que je désirais.

Le Manchot se retourna. Il venait d'entendre un bruit de pas dans l'escalier.

Une jeune fille, fort jolie, les cheveux châtains, apparut au bout du corridor.

– Oh ! Oh ! Ça devient important. Je ne serai plus la secrétaire de n'importe qui.

Le détective sourit à Nicole Poulin, cette jeune starlette qui rêvait toujours de devenir une vedette du cinéma et de la télévision. Le Manchot se souvenait de sa première rencontre avec elle. C'était au poste de police que Michel Beaulac, le jeune agent employé par Dumont, lui avait présenté celle qui avait joué un rôle important lors de sa dernière aventure(*). La jolie Nicole avait alors eu très peur en apercevant le Manchot. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'elle put expliquer son désarroi.

Madame Poulin, la mère de Nicole, était veuve. Elle ne voulait pas entendre parler du métier de sa fille ; elle ne voulait pas que Nicole devienne comédienne car, comme plusieurs personnes, elle avait des préjugés. Pour elle, tous ceux qui embrassaient cette carrière étaient des gens corrompus. Après une violente dispute, Nicole était partie de chez elle et sa mère l'avait menacée de mettre la police à ses trousses.

– J'avais très peur, avait-elle avoué à Robert Dumont. Un de mes amis, un compagnon d'enfance qui habitait la maison voisine, surveilla mon appartement afin de savoir si maman allait mettre sa menace à exécution. Et en effet, une voiture de la police s'est rendue à la maison. Denis, c'est le nom de cet ami, est un maniaque de la photo. Il vous a photographié, il m'a remis votre photo en m'disant que vous étiez l'homme qui me recherchait. Il avait même remarqué que vous étiez manchot. Et tantôt, au poste, je vous ai reconnu. Alors, vous comprenez ma peur.

– Oui, j'ai bien rendu visite à votre mère, avoua le Manchot. Je lui ai fait comprendre que vous étiez majeure, que vous aviez le droit de faire votre vie comme bon vous semblait et nous ne pouvions intervenir que si vous accomplissiez quelque acte répréhensible. J'n'ai rendu visite à votre mère qu'une seule fois.

Et voilà que, maintenant, le jeune Beaulac l'avait convaincue de travailler, temporairement, comme secrétaire, au nouveau bureau de Robert Dumont. Pourtant, ce dernier ne lui avait promis aucun salaire.

– Il faut que j'obtienne mon permis de travail. Ensuite, je ne sais même pas si j'aurai des clients.

Mais, tout comme le policier Michel Beaulac, Nicole était prête à prendre des risques.

Michel, lui, attendait son procès. Au cours d'un vol, il avait fait feu et tué un des cambrioleurs. Mais les voleurs n'étaient pas armés et le policier n'avait pu se justifier.

– C'est aujourd'hui que débute le procès de Michel, fit le Manchot. Je croyais que tu te rendrais à la cour.

– Michel n'a pas voulu. Tout ce que je sais, c'est qu'il va plaider coupable à une accusation de négligence criminelle... si, toutefois, la cour accepte.

Michel avait fait la même requête à Robert Dumont. Le jeune homme préférait être seul pour faire face à la musique, comme il disait.

– Dès que j'aurai des nouvelles, je vous préviendrai, avait-il promis.

Comme c'était la première fois que Nicole se présentait au nouveau bureau du Manchot, celui-ci décida de lui faire visiter les lieux.

La salle d'entrée était assez grande. On y trouvait deux bibliothèques, trois classeurs, deux bureaux et trois fauteuils.

– Comme le téléphone est installé ici, ce sera ton bureau, Nicole. L'autre servira à Michel.

Le détective ouvrit une porte.

– Voilà mon bureau. Ne regarde pas autour, c'est rempli de boîtes. Ce sont mes livres, et des dossiers qu'il faut classer. Comme tu vois, c'est simple. Un bureau, un classeur et deux fauteuils pour les visiteurs.

Il expliqua :

– Sur ton téléphone, il y a trois lignes : quand je reçois un appel, tu me dis sur laquelle, c'est aussi simple que ça. Deux machines à écrire doivent arriver aujourd'hui. Peut-être que, plus tard, j'en achèterai une troisième. Maintenant, viens visiter la plus grande pièce. Tu vas comprendre pourquoi j'ai insisté pour obtenir un bureau dans le sous-sol.

Le Manchot traversa la salle d'entrée et ouvrit une autre porte. Le couple se retrouva dans une grande salle, complètement nue.

– Tout d'abord, ici, au fond, il y a une salle de toilette et, également, une salle de bains avec douche.

– Mais que comptez-vous faire avec cette pièce? demanda Nicole, intriguée.

– Un petit gymnase.

– Ah !

– J’ai un peu d’équipement, mais j’ai l’intention d’en acheter d’autre. Vois-tu, ma petite Nicole, pour se tenir en forme, il faut s’entraîner régulièrement. Moi, si j’arrêtais de m’entraîner, je deviendrais un gros bouffi.

Nicole se mit à rire.

– Mais on peut pas dire que vous êtes maigre !

– Non, mais je n’ai pas de graisse ; du muscle, seulement du muscle. J’ai passé ma vie à m’entraîner. J’ai commencé tout jeune, alors que je pratiquais la boxe.

La jeune fille regarda le Manchot. Il avait une figure aux traits durs mais sympathiques. Les combats qu’il avait livrés avaient laissé des traces. Dans sa jeunesse, Dumont avait détesté ce visage de brute, il était devenu agressif et ce n’est que dans le sport qu’il avait réussi à se défouler et à se revaloriser. Aujourd’hui, le Manchot était un bagarreur redoutable qui ne craignait personne.

– Je vous conseille, à Michel et à toi, de vous entraîner régulièrement. Michel est bien bâti, mais je le verrais un peu plus musclé. Je lui en parlerai. En attendant, on va travailler.

Ils passèrent une partie de la journée à classer les livres et les dossiers. Il était environ trois heures de l’après-midi lorsque le téléphone sonna. Nicole décrocha le récepteur.

– Agence de détective privé « Le Manchot ».

– Monsieur Dumont est-il là ?

– Il est occupé, présentement. Puis-je savoir qui l’appelle ?

– Un de ses anciens collègues, le détective Beaulieu.

– Un instant, je vais voir s’il peut prendre l’appel.

Mettant la main sur le récepteur, Nicole se tourna du côté de son patron.

– Je fais bien ça, n’est-ce pas ? Il faut toujours laisser croire aux clients que nous sommes débordés de travail.

– Qui appelle ?

– Le détective Beaulieu.

Dumont prit le récepteur :

– Allô ?

– Robert ? Ici Beaulieu, ça va ? J'ai appris que tu avais obtenu ton permis et que tu es devenu détective privé. C'est l'opératrice qui m'a donné le numéro de ton bureau. Toutes mes félicitations. Je sais que Beaulac a travaillé avec toi. Les journaux en ont parlé. Comment a-t-il pris la nouvelle, Beaulac ? J'ai voulu lui parler, en cour, une fois l'affaire terminée, mais il est parti comme une flèche.

Le Manchot ne put cacher sa surprise :

– Comment, le procès est terminé ? Je n'ai pas eu de nouvelles. Que s'est-il passé ?

– Ça n'a pas été très long. Michel a plaidé coupable à une accusation de négligence criminelle. Il s'en est bien tiré : aucune condamnation. Le juge a dit qu'il était suffisamment puni, puisqu'il ne fait plus partie du corps policier.

– C'est définitif ? On l'a remercié de ses services ? Remarque que ça ne me surprend pas ; je m'y attendais. Si le procès a été si court, il se peut que Michel soit venu ici avant que j'arrive.

Puis, Beaulieu annonça à son ancien compagnon de travail qu'il songeait sérieusement à prendre sa retraite ; mais il craignait beaucoup l'inactivité.

– Mais maintenant que tu as ouvert une agence privée, il est possible que tu aies besoin de collaborateurs. Sois assuré que ça me ferait plaisir de travailler à tes côtés, même si ce n'est que temporairement.

– Je ne dis pas non. Pour le moment, j'ignore exactement ce qui m'attend. J'ai bien reçu quelques appels, quelques demandes, mais rien de bien intéressant. On dirait que le monde n'est composé que de personnes jalouses qui cherchent à prendre leur conjoint en défaut. Je déteste ce travail de surveillance. De toute façon, si jamais j'ai besoin d'aide, j'entrerai en communication avec toi.

Et après quelques minutes de conversation banale, le Manchot raccrocha puis se tourna vers Nicole pour lui répéter ce qu'il venait d'apprendre au sujet de Michel Beaulac.

– J'ignore où il est allé, mais il ne viendra sûrement pas ici avant demain. Comme on n'a pas encore de travail, tu peux t'en aller, Nicole. Moi, j'ai quelques appels à retourner et, ensuite, je vais entrer chez moi. Michel me téléphonera, sans aucun doute.

Mais au moment où Nicole allait franchir la porte, Michel fit son apparition.

– Salut tout le monde ! Vous avez devant vous un véritable chômeur, carabine ! Je fais plus partie de la police. J'ai remis mon insigne, mon revolver, tout. Je dois même retourner mes uniformes. C'était sûrement un coup monté contre moi. Mais je m'en fous.

Il prit Nicole dans ses bras :

– Je vais pouvoir passer plus de temps avec toi et travailler avec mon bon ami Robert Dumont, de l'agence de détective « Le Manchot ».

Nicole se dégagea assez vivement et Robert murmura :

– Je me rends compte que tu es allé fêter ton verdict. Tu n'as même pas songé à nous téléphoner.

– Je connais pas le numéro du bureau... et puis, je me suis dit qu'il était toujours temps de vous apprendre la mauvaise... ou plutôt non, je trouve que c'est une bonne nouvelle. Tu partais, Nicole ? C'est pas un job que t'as... c'est une position. C'est pas toutes les secrétaires qui finissent leur journée à quatre heures. Je t'invite à venir prendre un verre avec moi.

Mais le Manchot intervint :

– Non, Michel, j'ai à te parler. Et puis, Nicole a quelqu'un à rencontrer. À demain, Nicole.

La jeune fille comprit que le Manchot voulait rester seul avec le jeune policier et elle s'esquiva rapidement. Robert fit asseoir Michel et referma la porte.

– Que comptes-tu faire, maintenant ?

– Mais... travailler avec vous, carabine ! Il me semble que c’est entendu.

– Pour le moment, il n’y a pas suffisamment de travail pour deux hommes.

– Bah ! Vous savez que je demande pas de salaire. Je suis prêt à attendre que les affaires marchent rondement. Je suis certain que ça tardera pas. Tous les journaux ont parlé de vous, par suite de l’affaire Sorino.

Beaulac se laissa tomber dans un fauteuil, étira ses longues jambes, sortit un mouchoir de sa poche et s’essuya le front.

– Il fait chaud ici. Faudra songer à faire installer l’air conditionné.

– Si jamais j’ai besoin de collaborateurs, quelques policiers à leur retraite m’ont déjà offert leurs services.

Michel éclata de rire.

– Dites-moi pas que vous ferez passer ces petits vieux avant moi ?

Le Manchot répliqua sèchement :

– Ces petits vieux, comme tu les appelles, ont toujours été des policiers consciencieux et je ne fais pas allusion à la malchance que tu as eue. C’est un accident, ça peut arriver à tout le monde. Mais je ne peux pas garder à mon emploi un homme qui est incapable de se contrôler. J’aime bien prendre un verre de temps à autre, Michel, mais je sais quand m’arrêter.

– Voyons, voyons, monsieur Dumont, c’est pas parce que j’ai pris quelques verres, aujourd’hui... c’était une journée spéciale. C’est pas tous les jours qu’on risque d’être accusé de meurtre.

Mais Robert Dumont gardait son attitude sévère.

– Michel, j’ai bien connu ton père, tu le sais. Il souffrait d’alcoolisme, il a refusé de se soigner. Il a perdu son emploi dans la police et ne s’en est jamais remis. Malheureusement pour toi, tu marches sur ses traces. Ce n’est pas la première fois que tu prends un verre de trop.

Mais le grand Beaulac ne semblait pas prendre le Manchot au sérieux.

– Je peux arrêter de boire quand je veux. C'est pas un problème pour moi. Mais ce matin, j'avais besoin d'un petit remontant et quand je suis sorti de la cour, j'avais tellement soif...

– C'est ce que je dis. Si tu touches à ton premier verre, tu n'as plus de contrôle, Michel. Crois-moi, tu es sur une pente dangereuse.

Michel se leva :

– Eh bien, la pente vient de s'arrêter. Fini, monsieur Dumont. Fini, je prends plus un seul verre. Là, vous êtes content ? Je redeviens votre associé ?

– Nous verrons, Michel. Maintenant, laisse-moi, j'ai quelques appels à faire. Viens faire un tour, demain. On ne sait jamais, nous aurons peut-être un nouveau mystère à résoudre.

– Comptez sur moi.

Et comme Beaulac sortait du bureau, il entendit résonner la sonnerie du téléphone.

– Quelques instants plus tard, Michel se retrouvait dans la rue. Il jeta un coup d'œil autour de lui, en se disant : « Je fais mieux de ne pas trop m'éloigner. C'est peut-être un client qui vient d'appeler. »

Au coin de la rue, il y avait une taverne. Michel hésita quelques secondes, puis haussa les épaules : « Il en saura rien... Et puis, il fait tellement chaud. C'est pas un verre de bière qui va me déranger. »

Et il entra dans la taverne.

Pendant ce temps, le Manchot avait répondu à l'appel.

– C'est vous, Robert Dumont, le détective manchot ?

La voix était enrouée et, de plus, l'interlocuteur ne parlait pas fort.

– Je vous entends mal, fit le détective.

– Écoutez-moi sans rien dire. J'ai un petit conseil à vous donner, monsieur le Manchot. Mêlez-vous pas de l'affaire Philippe Rancourt. On est assez nombreux pour se débrouiller tout seuls.

– Pardon ?

– Ne jouez pas à l'innocent. Je sais que le notaire Grandin est entré en communication avec vous. Mais nous autres, les héritiers, on aime pas les gens qui viennent mettre le nez dans nos affaires. Alors, si vous voulez vous éviter des ennuis, mêlez-vous de vos oignons.

– Puis-je savoir qui parle ?

– Aucune importance.

Et l'interlocuteur raccrocha brusquement.

– Grandin... ce nom-là me dit quelque chose.

Robert Dumont fouilla dans sa poche et sortit son calepin. « Mais oui, notaire Grandin... il a téléphoné deux fois. J'ai cherché à le rejoindre, mais il n'est jamais chez lui. Hum... ça fait plus de deux semaines que ce notaire m'a appelé, ça ne devait pas être important... Quant à Philippe Rancourt, c'est la première fois que j'entends ce nom-là. »

Mais le Manchot n'était pas du tout le genre d'homme à qui l'on pouvait faire des menaces sans qu'il ne réagisse. Prenant le téléphone, il appela immédiatement au bureau du notaire Grandin.

IV

Un client décédé

– Bureau du notaire Grandin !

– J’aimerais parler au notaire Edmond Grandin, s’il vous plaît ?

– C’est moi.

– Non, ne me dites pas qu’enfin on réussit à se rejoindre. Ici Robert Dumont, détective privé.

– J’ai tenté de vous appeler une partie de la journée, s’écria le notaire. C’est votre service téléphonique qui prenait les messages, je me demandais si réellement...

Le Manchot s’excusa.

– Je suis en train d’installer mon nouveau bureau, notaire, je n’ai même pas eu le temps de me mettre en communication avec mon service téléphonique. Mais, cependant, je dois vous dire que j’ai cherché à vous appeler deux ou trois fois au cours des deux dernières semaines.

– Je sais, je sais.

– Vous n’étiez jamais à votre bureau.

Grandin alors expliqua :

– Un de mes clients voulait retenir vos services pour une enquête.

– Vous parlez au passé, je suppose que ce client a changé d’idée ?

– Non, ce client est décédé. J’ai dû m’occuper de ses affaires, tenir des réunions avec les héritiers : c’est la raison pour laquelle j’étais toujours absent. Quand je retournais vos appels, c’est vous qui n’étiez pas là.

Dumont ne put s’empêcher de rire.

– Je me rends compte, notaire, que nous sommes deux hommes très occupés. Je regrette pour votre client. Si jamais vous avez besoin de mes services, je serai mieux installé et plus apte à répondre immédiatement à mes appels.

Le Manchot allait raccrocher, mais il entendit la voix du notaire :

– Attendez, ne coupez pas. J'ai encore besoin de vous. Même si mon... je dois même dire, si notre client est décédé, ça ne veut pas dire que l'affaire soit terminée. Au contraire, elle ne fait que commencer. Je suis à la recherche d'une héritière, d'une jeune fille qui pourra toucher plusieurs centaines de milliers de dollars... si toutefois on la retrouve... Mais il serait beaucoup trop long de vous expliquer la situation au téléphone. Si vous pouviez passer chez moi...

Le Manchot jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Vous serez là, ce soir ?

– Je devais rencontrer un autre client, mais je vais annuler ce rendez-vous. L'affaire est trop importante, fit le notaire.

*

Robert Dumont avait écouté religieusement le récit du notaire Grandin.

Le petit homme de loi paraissait nerveux. Il ne pouvait rester assis derrière son bureau qui semblait beaucoup trop gros pour lui. Il se promenait, les mains derrière le dos. De temps à autre, il faisait de petits gestes saccadés, puis ses mains se rejoignaient. Enfin, il retourna à son fauteuil. Il avait terminé son récit.

– Je vous sers un autre rye ? demanda-t-il avant de s'asseoir.

– Non, merci, ça me suffit. Je veux avoir les idées bien claires car je vous avoue que l'histoire de votre client est passablement embrouillée.

Le notaire se dirigea quand même vers le meuble qui lui servait de bar, se servit une bonne rasade et vida son verre d'un seul trait.

– Je ne sais pas si j’ai attrapé froid au cimetière, mais j’ai la gorge comme un papier sablé.

Le Manchot avait pris des notes en écoutant le récit du notaire. Il attendit que l’homme soit bien assis pour prendre la parole.

– Si ça ne vous fait rien, je vais résumer la situation. Votre client, monsieur Rancourt a eu une maîtresse, Aline Perron. Cette fille attendait un bébé. La famille de Rancourt avait peur du scandale. Il est vrai que, dans ces années-là, on admettait difficilement les amours hors du mariage. Donc, Rancourt connaît une clinique clandestine. Il y fait entrer mademoiselle Perron. Cette dernière a un enfant mais meurt lors de l’accouchement.

Le notaire faisait de petits signes de la tête, approuvant le résumé de son interlocuteur.

– Il reste le bébé, une fille que Rancourt appelle Claudette. Or, dans la même clinique, une autre femme a un bébé et ce dernier meurt. Rancourt offre le sien et on accepte. L’échange est fait ; personne ne le sait, à l’exception de Rancourt et des nouveaux parents. Aux yeux de tout le monde, Claudette est morte et tout rentre dans l’ordre.

– C’est exactement ça, monsieur Dumont. Ce n’est que lorsqu’il s’est senti malade que Rancourt a eu des remords, qu’il a songé à cette fille qui vit peut-être toujours. Il avait lu quelques articles racontant un de vos exploits et il a pensé à retenir vos services. J’ai tenté de communiquer avec vous, mais le destin n’a pas voulu qu’on se rejoigne, que nous nous parlions. Mon client est décédé trop tôt.

Le Manchot murmura :

– Oui, trop tôt. J’aurais bien aimé lui poser des questions. Vous me proposez une affaire qui semble sans issue. Cette clinique n’existe plus, on ignore le nom des parents adoptifs de cette Claudette. Nous n’avons aucun indice. Aussi bien se mettre à la recherche d’une aiguille dans un tas de foin.

Après un long silence, Grandin risqua :

– Si je comprends bien, vous refusez cette enquête ?

– Je n’ai pas dit ça. J’aurais peut-être refusé immédiatement si ça n’avait été de cet appel que j’ai reçu.

Et il lui parla du coup de téléphone où on lui ordonnait de se mêler de ses affaires.

– Vous leur avez dit que vous comptiez m’engager pour enquêter ?

– Oui, tous les héritiers sont au courant.

La situation était simple. Une de ces personnes avait demandé à l’information le numéro du bureau de Robert Dumont.

– Dites-moi, notaire... sincèrement, croyez-vous que cette fille, cette Claudette soit toujours vivante ?

Grandin haussa les épaules :

– Comment voulez-vous que je le sache ? Rancourt, lui, en était persuadé. J’aurais voulu, moi aussi, lui poser d’autres questions concernant Claudette. Peut-être l’avait-il fait rechercher, quelques années plus tôt. Je l’ignore. Possédait-il la preuve que sa fille était vivante ? C’est possible. Quant à cet appel que vous avez reçu, je n’en ferais pas de cas. Mettez-vous à la place des héritiers. Si cette fille est retrouvée, si Claudette est toujours vivante, ils perdent une fortune. Il est donc normal qu’ils essaient d’empêcher une enquête de s’ouvrir.

Le Manchot murmura :

– Si seulement j’avais pu parler avec Rancourt. C’est bien la première fois que deux hommes ont tant de difficultés à se rejoindre, notaire.

– Exact. J’avoue que j’ai même cru, à un certain moment, que vous ne vouliez plus enquêter.

– Et moi, j’ai pensé que vous aviez changé d’idée, notaire.

Les deux hommes discutèrent assez longuement des honoraires qu’exigeait le Manchot.

– Que l’enquête aboutisse ou non, moi, je ne vis pas de l’air du temps. De toute façon, ce sera la ou les gagnants qui paieront. Si je retrouve Claudette, elle hérite ; sinon, ce seront les autres qui se

sépareront la fortune. Si vous croyez mon prix trop élevé, vous pouvez convoquer les héritiers et...

Mais Grandin l'interrompit aussitôt.

– Ce n'est pas nécessaire. Philippe m'avait donné les pleins pouvoirs. Je trouve votre prix élevé, mais...

– L'enquête peut être longue et il me faudra de l'aide, notaire. Je ne serai sûrement pas seul à enquêter sur cette affaire. Supposons que nous réussissions à retracer Claudette. Qui nous dit qu'elle ne vit pas à l'étranger ? Il faudra peut-être faire appel à des enquêteurs de l'extérieur. Tout ça entraîne énormément de frais.

– J'accepte vos conditions, monsieur Dumont.

Mais le Manchot se sentait comme enfermé dans un cercle sans issue. Il avait beau se demander par où il pouvait commencer son enquête, il ne trouvait aucune réponse à sa question. Heureusement, ce fut le notaire qui vint à son secours.

– Philippe était un homme assez méthodique, dit-il. Il ne me confiait pas toutes ses affaires. Je veux dire, que, parfois, il investissait son argent dans des commerces douteux. Je sais, également, qu'il prêtait souvent à des taux usuraires. Il avait des amis parmi les gens du milieu de la pègre. Mais, je vous le répète, il était méthodique. Il possédait des dossiers... disons secrets. J'ai pu m'en rendre compte à quelques reprises.

– Donc, vous croyez que notre client a pu conserver certains détails que nous ignorons ?

– Possible.

Grandin se leva et offrit un nouveau verre à Dumont qui, cette fois, accepta.

– Il y a un an, environ, fit le notaire, je déconseillais à Philippe de s'associer avec un homme qui n'avait pas très bonne réputation. Je prévoyais certains ennuis pour mon client. Mais Rancourt m'avait trouvé amusant.

– Comment ça ?

– Il m'avait répondu simplement : « Ne vous inquiétez pas, notaire, je possède sur cet homme certains documents qui

pourraient l'envoyer à l'ombre pour plusieurs années. Vous me connaissez pourtant, vous savez bien que je n'agis jamais à la légère. » Donc, je ne serais pas surpris qu'en fouillant dans les papiers personnels de Rancourt...

Le Manchot demanda :

– Avez-vous le nom de cette clinique où Claudette est née ?

– Non. Je sais que cette clinique a fermé ses portes depuis plusieurs années, mais j'ignore son nom.

– Quelqu'un doit certainement s'en souvenir.

– Oui, vous avez raison. Irène, la belle-sœur de notre client décédé, se souvient parfaitement de toute cette affaire. Mais je suis bien certain qu'elle refusera de vous aider. Mettez-vous à sa place. Quant à Louis Bouvier, associé de Philippe Rancourt, il ne se souvient que vaguement de cette période.

Robert Dumont posa de longues questions sur chacun des héritiers, puis il résuma la pensée du notaire.

– Si je comprends bien, nous avons affaire à des gens plus ou moins honnêtes. Des héritiers qui sont prêts à tout pour entrer en possession des biens qu'on leur laisse.

– Je connais très peu les Turcot. Hélène et son frère Germain ne fréquentaient pas la famille. Quant aux autres, ils ne reculeront devant rien. Félix a déjà fait de la prison, René Carvin a toujours œuvré dans le milieu des cabarets et des affaires louches, Madeleine Rancourt est le genre de fille qui compte sur ses charmes pour gagner sa vie.

– Une prostituée ? demanda le Manchot qui ne mâchait pas ses mots.

– Pas exactement, mais c'est tout comme. Elle peut vivre six mois avec un type, pourvu qu'il lui donne tout ce qu'elle désire. Disons que c'est une courtisane. Elle a déjà cherché à charmer son oncle Philippe, mais il n'était pas facile à enjôler. Enfin, il reste la belle-sœur, Irène Rancourt. Une femme qui ne vit que pour l'argent. Elle songe à se remarier. Si quelqu'un peut vous aider dans votre

enquête, c'est bien elle. Son mari et Philippe s'entendaient bien et elle doit être au courant de pas mal de choses.

– Une belle famille, y a pas à dire, murmura le Manchot. Croyez-vous que je puisse visiter le bureau de Rancourt ?

– J'ai demandé à Bouvier de n'y laisser entrer personne. J'avais l'intention de m'y rendre et de fouiller dans tous les documents de Philippe.

– Si ça ne vous fait rien, notaire, je vais le faire moi-même. Monsieur Rancourt devait avoir une maison ?

– Il vivait en appartement. Je m'y suis rendu mais n'ai pas eu le temps de tout inspecter comme je le désirais.

Robert Dumont se leva :

– Occupez-vous du logis de Rancourt ; moi, je vais jeter un coup d'œil dans son bureau. Si jamais vous découvrez un indice, faites-le-moi savoir. Présentement, nous tâtonnons comme des aveugles.

Avant de sortir du bureau du notaire, il téléphona à la compagnie de Philippe Rancourt. Personne ne répondit. Les bureaux étaient fermés. « J'irai sans doute ce soir. De cette façon, je ne serai pas dérangé et pourrai tout fouiller, à mon goût. »

Une fois sorti de chez Grandin, Dumont tenta de rejoindre Michel Beaulac. Malheureusement, le jeune homme n'était pas chez lui. « Toujours sorti quand j'ai besoin de ses services. Pourtant, nous n'aurions pas été trop de deux pour examiner tous les papiers de Rancourt. »

Comme le jeune Beaulac possédait un répondeur automatique sur son téléphone, le Manchot donna l'adresse du bureau de Rancourt.

– Viens m'y rejoindre après sept heures. Je serai dans le bureau de Philippe Rancourt.

Et le détective privé décida d'aller manger avant de commencer cette bizarre enquête.

*

Le gardien qui vint ouvrir la porte à Dumont l'examina des pieds à la tête.

– C'est ben d'valeur, mais vous entrerez pas icitte. J'ai pas envie de me faire assommer comme le gardien de la bâtisse d'en face.

– Appelez le notaire Grandin, il va vous dire qui je suis. Tenez, je possède les clefs du bureau de monsieur Rancourt.

– Le notaire Grandin m'a justement téléphoné. Ça pogne pas, votre affaire. Il m'a bien dit qu'un monsieur Dumont devait venir et que c'était facile, pour moi, de le reconnaître puisque c'est un manchot. Mais, vous êtes pas plus manchot que moi j'suis unijambiste.

Dumont esquissa un sourire et tendit sa main gauche.

– Tenez, touchez... vous voyez bien que c'est une prothèse. Voulez-vous que j'enlève mon bras, pour vous faire plaisir ?

Le gardien regardait la main de Dumont.

– Ça parle au torrieu ! C'est la première fois que j'vois ça. Pis, à part de ça, vos doigts bougent. C'est ben pour dire tout ce que la science peut faire aujourd'hui.

L'homme ouvrit la grille de métal qui servait à le protéger des intrus.

– Excusez-moi, monsieur le Manchot, mais je pouvais pas deviner. Ça se voit pas à l'œil nu. Faut le savoir, que vous êtes infirme. Comme ça, on vous prend pour un vrai homme...

– À quel étage, le bureau de Rancourt ?

– Quatrième. Espérez une seconde, je vas vous ouvrir l'ascenseur. Autrement, si vous montez à pied, vous aurez plus de jambes rendu en haut. Plus de jambes et rien qu'un bras, ça marche mal en maudit.

– Ne vous dérangez pas, je vais monter à pied. Un peu d'exercice me fera du bien. Merci de m'avoir ouvert.

– Y a pas de quoi. Quand vous voudrez sortir, vous aurez qu'à frapper à ma porte. Je sors pas de la soirée.

Le détective Dumont grimpa rapidement les quatre étages qui le séparaient du bureau de Rancourt.

Comme il débouchait dans le corridor, il s'arrêta brusquement. Non, il n'avait pas rêvé. Une lueur était apparue dans la porte vitrée, là, tout au bout du corridor ; et cette porte était justement celle du bureau de Philippe Rancourt.

Sans un bruit, le Manchot se glissa jusqu'à la porte, les yeux fixés sur la lueur qui venait de reparaître. Aucune erreur possible, il y avait bien quelqu'un dans cette pièce ; quelqu'un qui s'éclairait avec une lampe de poche.

La main droite du détective se referma sur la poignée et il tourna lentement. Mais il y eut un léger grincement et, brusquement, la lueur s'éteignit. Vif comme l'éclair, le Manchot tendit le bras, ses doigts effleurèrent le mur et touchèrent le commutateur. Quelques secondes plus tard, les néons étaient allumés. Dumont regarda autour de lui. « Personne. Pourtant, je n'ai pas rêvé. J'ai bien vu une lueur. »

Avant d'aller plus loin, il tira son pistolet de son étui sous l'aisselle.

Soupesant machinalement l'énorme Colt .45 qui ne le quittait pour ainsi dire jamais, ce bon vieux pistolet automatique de l'armée américaine qu'il avait adopté pour sa facilité de chargement et la puissance d'arrêt de ses gros projectiles, il s'avança dans la pièce.

Tout était sans dessus dessous dans le bureau. Les tiroirs des classeurs étaient entrouverts, des papiers étaient éparpillés sur le sol près du bureau, les portes d'un casier en métal étaient ouvertes et des boîtes en avaient été sorties.

Mais l'attention du Manchot fut attirée vers une des fenêtres, où l'on pouvait voir les marches de métal d'un escalier de sauvetage. Et cette fenêtre était ouverte. De longues draperies, qui frôlaient le sol, couraient d'une fenêtre à l'autre.

« Bon Dieu, il a fait ça vite, mon voleur. Probablement qu'il avait ouvert la fenêtre par mesure de précaution. »

Le Manchot alla se pencher au-dessus de l'escalier de sauvetage. Mais dehors il faisait trop noir, on n'y voyait rien.

Il allait se retourner, lorsqu'il sentit une vive douleur derrière la tête.

En un éclair, il comprit que le cambrioleur n'était pas sorti, mais s'était caché derrière les épaisses tentures. Il n'eut pas le temps de se retourner. Un second coup l'atteignit, cette fois, presque dans le cou. Le coup n'était pas donné avec force mais Robert Dumont vit l'escalier de sauvetage exécuter une sorte de danse, comme si les marches avaient voulu s'entremêler.

Il chercha à se retenir au bras d'un fauteuil, baissa la tête, et soudain le tapis du bureau sembla exécuter une ascension vertigineuse pour l'atteindre en plein front. Le Manchot, inconscient, était à la merci de son agresseur.

V

Premiers indices

Robert Dumont ouvrit les yeux et, tout de suite, il remercia sa bonne étoile, comprenant que son agresseur aurait pu l’achever. Il ne l’avait pas fait. Pourquoi ?

– Je crois qu’il revient à lui, fit une voix.

Le nuage opaque qui l’empêchait de voir se dissipa lentement. Il distinguait des jambes. Puis lentement, les visages apparurent.

– Moi, je comprends pus rien. Y avait personne dans la bâtisse avec lui. Ça, je peux vous le jurer.

– Comment vous sentez-vous, boss ?

Cette fois, Robert reconnut la voix, c’était celle de Michel Beaulac. L’ex-policier l’aida à se relever.

– Carabine ! qu’est-ce qui vous est arrivé ?

– Je suis un imbécile, un idiot, grommela le Manchot en s’assoyant. Quand je suis arrivé ici, j’ai aperçu de la lumière. Je savais qu’il y avait quelqu’un à l’intérieur. J’aurais dû me douter que cette personne n’avait pas eu le temps de prendre la fuite. Elle s’était cachée derrière les draperies.

– J’ai reçu votre message, fit Michel, et je suis venu vous rejoindre. Mais le gardien voulait pas me laisser entrer. Comment vous sentez-vous ?

Robert Dumont dut avouer :

– La personne qui m’a frappé ne devait pas être douée d’une force extraordinaire. On m’a frappé à deux reprises.

Il se toucha le cou et l’arrière de la tête. Une légère bosse commençait à faire son apparition. Le Manchot se tourna vers le gardien.

– Comment cette personne a-t-elle pu s’introduire dans la bâtisse ?

– J’sais pas, moi. Tout ce que je peux vous dire, c’est qu’à six heures, tout le monde était parti. Et je suis allé fermer la grille.

– Vous avez fait le tour de la bâtisse ?

– Non, c’est pas si compliqué que ça. Dans la bâtisse, il y a seulement six bureaux de compagnies. Quand le dernier employé s’en va, il me prévient. Tous les employés de la bâtisse avaient quitté leur poste ; ça, j’en suis sûr.

Michel s’écria :

– Carabine, pas besoin de se creuser les méninges. Si, moi, je veux fouiller un de ces bureaux, j’ai rien qu’à me cacher dans un escalier, ou encore dans une salle de toilette. C’est pas plus compliqué que ça.

– Tu as raison, Michel. C’est ce que mon agresseur a dû faire. Vous pouvez nous laisser, maintenant.

Mais, inquiet, le concierge qui agissait également comme gardien demanda :

– Vous allez pas porter plainte aux grands patrons ? Je perdrais ma job. Je suis supposé tout inspecter quand le dernier employé s’en va. Mais c’est toujours à l’heure du souper... et pis, j’ai jamais rien trouvé.

– Nous ne dirons rien, pour cette fois.

– Merci, merci, monsieur le Manchot. Pour sortir, vous aurez rien qu’à me sonner.

Michel haussa les épaules.

– On peut faire comme le type qui vient de fuir. On peut passer par l’escalier de sauvetage.

Une fois le gardien sorti, Michel demanda :

– Qu’est-ce que vous êtes venu faire ici, monsieur Dumont ? Pourquoi qu’on vous a frappé ?

– Aide-moi à mettre un peu d’ordre dans tous ces documents. Je cherche un journal, ou encore, des notes prises il y a plusieurs

années. Peut-être quinze ou vingt ans.

– Pour moi, s'il y avait quelque chose à trouver, celui qui vous a précédé a dû mettre la main dessus.

– Pas nécessairement, j'ai sûrement dû la déranger.

Michel se retourna brusquement :

– Pourquoi avez-vous dit « la » ? C'est une femme et vous n'avez pas voulu le dire devant le concierge ?

– Non, je l'ignore. Mais si un homme m'avait frappé deux fois, je serais probablement rendu à l'hôpital, ou en train de regarder le film de ma vie en compagnie de saint Pierre.

Et pendant que les deux hommes examinaient les documents de Rancourt, le Manchot raconta à Michel l'histoire de l'héritière.

– Carabine ! C'est compliqué, cette affaire-là. Vous parlez d'un père, vous ! Il a eu des remords sur le tard. Pour moi, le notaire ferait beaucoup mieux de diviser la fortune entre les héritiers légaux. Vous savez ce que ça va faire, cette histoire ?

– Non.

– Les gens sont tellement avides qu'on va tenter par tous les moyens de vous empêcher de retrouver l'orpheline. Vous voyez, il y en a déjà qui se sont mis au travail. On recherche la fille... et si on la trouve, ce sera sûrement pas pour lui offrir l'argent du bonhomme. On va chercher à l'éliminer. Aujourd'hui, y a des gens qui sont prêts à tuer leur propre mère pour quelques centaines de dollars.

– Arrête de parler et porte plus d'attention à ce que tu fais. Un bout de papier, une simple note...

La sonnerie du téléphone interrompit le détective.

– Qui peut bien appeler à cette heure-ci ? On doit pourtant savoir que les bureaux sont fermés, carabine !

Le Manchot laissa sonner l'appareil quatre fois, puis il décida de répondre.

– On ne sait jamais, c'est peut-être pour moi. Ma téléphoniste sait que je suis ici.

– C'est vous, Dumont ? fit une voix d'homme.

– Oui.

– Ici le notaire Grandin. Pouvez-vous venir à mon bureau ? Il y a passablement de nouveau. Monsieur Bouvier est ici présentement et j'ai reçu un appel d'Irène Rancourt. Elle croit avoir trouvé Claudette.

– Bon, j'y vais. Moi aussi, j'ai des choses à vous conter. À tout à l'heure.

Le Manchot raccrocha et, se tournant du côté de Michel, il lui demanda de continuer les fouilles.

– J'aimerais beaucoup mieux aller avec vous. On sait jamais, on peut chercher à vous attaquer encore une fois.

– Ne t'inquiète pas, je suis capable de prendre soin de moi.

Le Manchot sortit par la fenêtre et emprunta l'escalier de sauvetage, afin de ne pas déranger le concierge. Michel le regarda descendre en murmurant :

– J'ai bien l'impression que je perds mon temps, ici. Carabine ! Il me donne toujours le travail le moins intéressant.

Il glissa la main à l'intérieur de son veston, sortit un petit flacon de whisky presque vide et, rapidement, le porta à sa bouche. « Il était temps que le boss parte. S'il avait fallu que je prenne ça devant lui, il m'aurait encore fait un de ses sermons ! Carabine ! Dire qu'il croit que je peux pas m'en passer. J'en ai plus et ça m'empêchera pas de travailler. »

Il déposa la bouteille vide dans un panier de métal qui servait de poubelle. Mais au bout d'une seconde, il la reprit et la remit dans sa poche. « Je fais mieux de la jeter ailleurs. S'il la trouvait, il serait assez bête pour me congédier. » Il éclata de rire, pensant : « Je travaille pour absolument rien... et je me retrouverais sans job. Carabine que la vie est drôle. »

*

En voyant entrer le Manchot, le notaire Grandin se leva.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda-t-il. Vous avez du sang sur votre chemise.

– Rien de grave. On a voulu m'empêcher de fouiller dans les affaires de Rancourt. J'ai dérangé quelqu'un quand je suis arrivé au bureau. Malheureusement, mon agresseur a pu prendre la fuite.

– Eh bien, cette personne a perdu son temps, fit une voix. J'ai tout regardé et j'ai trouvé quelques notes.

Le Manchot se retourna vers l'homme qui venait de parler. Le notaire lui présenta Louis Bouvier. Ce dernier expliqua :

– Toute la journée, j'ai passé le bureau à la loupe avec ma secrétaire.

– Et qu'avez-vous découvert ?

– Pas grand-chose, mais je crois que ça peut vous être utile. Dans un vieux calepin, sur une page, il y avait le nom et le numéro de téléphone d'Aline Perron et sur la page suivante...

Bouvier prit le calepin qui se trouvait sur le bureau du notaire, tourna quelques pages et le tendit au Manchot.

– Tenez, voyez vous-même.

Au centre de la page, c'était écrit : « Dr Salmon ». En-dessous, deux numéros de téléphone, un pour le bureau et un autre pour la clinique.

– Ça ne nous avance pas tellement, murmura Dumont.

– C'est ce qui vous trompe, répliqua immédiatement Bouvier. J'ai appelé un ami qui travaille pour la compagnie Bell. Avec le numéro, il a pu trouver l'adresse de la clinique. Je l'ai notée, puis je m'y suis rendu.

– Ne me dites pas que cette clinique existe toujours !

– Oh non ! Même que la bâtisse a été démolie pour faire place à un nouveau building. Mais je ne me suis pas découragé. Il y a de très vieilles maisons dans le coin. Alors, j'ai fait ma petite enquête.

– C'est là que ça devient intéressant... intervint le notaire.

– J'ai rencontré une vieille dame qui habite le quartier depuis plus de trente ans. Elle se souvenait fort bien de la clinique. Elle

connaissait des gens qui y travaillaient. Elle m'a même dit que la police y allait parfois faire son tour.

Le Manchot demanda :

– Lui avez-vous parlé du docteur Salmon ?

– Oui, mais ce nom ne lui disait rien. La seule personne qu'elle connaissait, c'était madame Levert. Elle s'en souvenait parfaitement à cause du passé de cette femme... De nos jours, ça n'aurait fait aucune différence ; mais dans ce temps-là, sortir d'une communauté religieuse, c'était un véritable scandale. Madame Levert, qui travaillait à cette clinique, était une ancienne religieuse. Une défroquée, comme m'a dit la vieille. Alors, je suis immédiatement retourné au bureau, j'ai pris le bottin téléphonique et je me suis mis à appeler les Levert. J'ai enfin frappé dans le mille.

Robert Dumont n'osait en croire ses oreilles.

– Ne me dites pas que, par hasard, vous êtes tombé sur cette ex-religieuse ?

– Non. Mais à chaque appel que j'ai fait, j'ai demandé si on connaissait une dame Levert qui avait été religieuse et qui avait travaillé comme infirmière. Tenez-vous bien, monsieur Dumont : Berthe Levert est toujours vivante et elle habite près de Sorel. Elle a le téléphone mais, plutôt que de l'appeler, j'ai préféré prévenir le notaire.

– Je vais aller voir cette dame immédiatement, dit le Manchot. Je ne voudrais pas qu'on m'y précède. Elle peut, sans doute, nous dire si Claudette est vivante ou non. Personne n'est au courant, à part nous trois ?

– Personne, répondit le notaire.

Bouvier s'éclaircit la gorge.

– Il y a Madeleine... fit-il au bout d'un moment, visiblement mal à l'aise.

– Madeleine Rancourt ?

– Oui. Quand je suis revenu à mon bureau, elle m'attendait. Elle m'a même aidé à faire tous ces appels. Pendant que je téléphonais

sur une ligne, elle faisait la même chose dans le bureau de ma secrétaire.

– Elle n’a pas songé à vous accompagner ? demanda le Manchot.

– Oh, elle aurait bien voulu, mais elle avait un rendez-vous. Elle doit me rappeler au cours de la soirée, pour savoir où j’en suis.

Robert Dumont était déjà prêt à prendre la route de Sorel, mais le notaire Grandin le retint.

– Je vous ai dit, Dumont, qu’il y avait beaucoup de nouveau. J’attends la visite d’Irène Rancourt.

– C’est la belle-sœur de Philippe, une des héritières, spécifia Bouvier à l’intention du détective.

– Je sais.

Grandin continua :

– Elle aussi a jeté un coup d’œil dans les choses personnelles de son mari. Je vous ai dit que ce dernier s’entendait fort bien avec Philippe, n’est-ce pas ? Eh bien, Irène sait que Claudette, la jeune héritière, a une tache de naissance.

– Qu’est-ce que vous dites ?

– J’attends Irène d’un instant à l’autre. Elle doit venir me montrer les documents qu’elle a découverts. J’aimerais que vous les voyiez, Dumont.

Le Manchot ne put s’empêcher de sourire :

– Vous ne trouvez pas que ce sont de curieuses coïncidences, notaire ? Pendant des années, on ne sait rien sur cette jeune fille et, brusquement, on découvre des papiers, des documents cachés jusque-là. Maintenant, on sait que cette Claudette a une tache de naissance. Bientôt, on découvrira le nom de ses parents adoptifs.

Bouvier demanda :

– Vous ne croyez pas en cette histoire de tache de naissance ?

– Oh, remarquez que tout est possible, monsieur Bouvier. Mais je vais vous faire une prédiction, moi. Si nous trouvons une héritière, eh bien, on en découvrira cinq autres. Vous verrez, il y aura autant d’héritières qu’il y aura de parents.

– Je crois que vous exagérez, fit le notaire. Nous avons les premiers indices, c’est déjà quelque chose. Tout d’abord, l’adresse de cette ex-religieuse qui a connu la véritable Claudette et, enfin, cette tache de naissance.

– Je crois beaucoup plus à ce qu’on a découvert dans le calepin apporté par monsieur Bouvier.

Et se tournant du côté de l’associé de Rancourt, le Manchot ajouta :

– Vous êtes le seul à n’avoir aucun intérêt à nous tromper dans cette affaire, monsieur Bouvier. Que l’on retrouve Claudette ne changera absolument rien à votre part de l’héritage.

Grandin sembla sortir de sa torpeur. Quand il réfléchissait, il avait la mauvaise habitude de se placer les mains devant la figure et de se pincer le bout du nez.

– Si je comprends bien votre raisonnement, Dumont, vous croyez que les héritiers sont capables de nous présenter des jeunes filles qui tenteraient de se faire passer pour la jeune Claudette ?

– Mettez-vous à leur place, notaire. Ils savent tous que les chances sont au moins à cinquante pour cent pour que cette jeune fille soit encore vivante. Si on réussit à la retrouver, adieu la fortune. Moi, si j’étais à la place d’un des héritiers, je trouverais une jeune fille qui, pour quelques milliers de dollars, viendrait conter l’histoire de la pauvre petite orpheline, abandonnée par son père. Je lui ferais la leçon. Elle prétendrait que ses parents adoptifs lui ont dit la vérité, que quand elle était bébé, on l’avait échangée contre un autre enfant... je trouverais une bonne comédienne, capable de vous arracher des larmes.

Le notaire soupira :

– Eh bien, si nous nous retrouvons avec six héritières, ce ne sera pas facile de découvrir la véritable Claudette Rancourt.

Le Manchot était bien décidé à se rendre immédiatement chez l’ex-religieuse, madame Levert.

– Si une personne peut nous aider, c’est bien elle.

Mais comme il se levait, la porte du bureau s'ouvrit et Irène Rancourt entra. Elle n'était pas seule : un homme l'accompagnait.

– Bonsoir notaire, monsieur Bouvier, monsieur, je vous présente...

Mais, déjà, le Manchot s'était avancé vers l'homme d'une cinquantaine d'années qui accompagnait Irène Rancourt.

– Tiens, tiens, Hubert Gareau. Il y a longtemps que nous nous sommes rencontrés.

Le gros homme paraissait fort mal à l'aise.

– Vous devez vous tromper, monsieur. Mon prénom est bien Hubert, mais je me nomme Hubert Gamelin. Je suis le fiancé de madame Irène Rancourt.

Dumont esquissa un sourire.

– Je vous croyais plus intelligent que ça, Gareau... pardon, Gamelin. C'est une habitude chez ceux qui changent souvent de nom de conserver les mêmes initiales. Je me souviens que dans le temps, vous vous étiez appelé, si ma mémoire est bonne, Herman Grant... H.G. tout comme Hubert Gareau ou Hubert Gamelin.

Irène s'écria :

– Mais voulez-vous me dire qui est cet homme qui insulte mon futur mari ?

– Robert Dumont, détective privé, madame, fit le Manchot en s'inclinant. Durant mon séjour dans la police officielle, je me suis déjà occupé des spécialistes de la fraude, de ces hommes qui cherchent toujours à abuser de la naïveté des gens. Vous vous souvenez sûrement de moi... Hubert. C'était au début des années soixante. J'avais réussi à vous faire condamner à deux ans de prison.

– Mais cet homme est un menteur ! s'exclama l'homme. C'est la première fois que je le rencontre. Tu ne vas pas croire ce qu'il te dit, chérie ? Dans les années soixante, je voyageais en Europe. Je t'ai montré des photos.

– C'est la vérité, fit Irène.

Puis, se tournant vers le notaire, elle ajouta sèchement :

– Je ne suis pas venue ici pour me faire insulter, notaire. Ce... détective, c'est nous qui payons pour ses services, n'est-ce pas ?

– Calmez-vous, madame Rancourt, murmura l'homme de loi.

– D'ailleurs, j'allais partir, fit le Manchot. Cette histoire de tache de naissance, de papier de votre mari que vous avez découvert, ça ne me surprend plus du tout. Félicitations, mon cher Hubert, vous avez toujours autant d'imagination.

Irène Rancourt était rouge, les joues en feu ; elle devait sûrement faire un coup de haute pression.

– Attention, notaire, ajouta le détective, avant longtemps, la future madame Gareau vous apparaîtra avec une jeune fille qui aura une tache de naissance... à quel endroit, mon cher Hubert ?

Le gros homme haussa les épaules et ne répondit pas.

– Assez de temps perdu, je pars, notaire.

Avant de sortir, le Manchot se retourna :

– Un petit conseil, notaire. Cherchez à trouver d'autres spécimens de l'écriture du mari de madame... les experts de la police pourront analyser l'écriture et la comparer avec celle qui apparaît sur le document qu'elle vous apporte. Surtout, ne vous laissez pas tromper, car mon bon ami Hubert est un expert pour imiter les écritures. Ça prend des spécialistes pour le confondre.

Et le Manchot sortit, les laissant tous les quatre complètement médusés. Le notaire ne savait plus que dire. Bouvier se sentait de trop. Irène n'osait pas regarder Hubert. Nerveusement, elle fouillait dans son sac pour chercher le document. Gareau la saisit par le bras.

– Puisqu'on se moque de toi, chérie, je te conseille de consulter un avocat avec ce document. Et moi aussi, je suis capable d'engager un détective privé, notaire. Et celui que j'engagerai ne sera pas infirme.

Brusquement, la porte du bureau s'ouvrit. À la grande surprise de tous, Robert Dumont était là, dans la porte.

– On entend tout ce qui se passe, dans votre salle d'attente, notaire, même si votre porte est fermée.

Il s'approcha d'Hubert Gareau.

– Si vous vous souvenez bien, Hubert, c'est la main gauche qu'on a dû m'amputer, n'est-ce pas ?

Et soudain, levant la main gauche, il gifla le gros homme à la volée.

Gareau alla donner contre le mur et, si Bouvier n'était pas intervenu pour le soutenir, il aurait sans doute perdu l'équilibre.

– Pas mal, pour un infirme, n'est-ce pas ?

Et il s'éloigna, tandis que Hubert Gareau hurlait :

– Vous allez me payer ça ! Vous avez vu ? Vous êtes mes témoins. Il m'a frappé, moi, un honnête citoyen...

Mais de loin, on entendait rire le Manchot.

VI

Trop tard

Robert Dumont jeta un coup d'œil dans son rétroviseur. Pour la seconde fois, les phares de la voiture attirèrent son attention. Tantôt, alors qu'il roulait vers la demeure du notaire Grandin, il s'était dit :

– Les policiers ne devraient pas permettre à une voiture, avec des phares si mal ajustés, de voyager sur les routes.

C'était une petite voiture, car les phares étaient rapprochés ; mais l'un d'eux éclairait violemment tandis que l'autre était très faible. Et la lumière la plus forte arrivait souvent dans le rétroviseur de la voiture du Manchot.

Quand il s'était stationné près de la demeure de Grandin, il avait aperçu la voiture. C'était une petite Datsun rouge, qui d'ailleurs était allée se garer un peu plus loin.

– Curieux, deux voitures qui ont exactement le même défaut.

L'automobile de Dumont venait de s'engager sur la voie élevée du boulevard Métropolitain. Le détective allait emprunter le pont-tunnel, puis filer vers Sorel.

Le Manchot ralentit tout en se rangeant sur la droite. L'autre automobile fit exactement la même chose. Mais Dumont roulait si lentement que la seconde voiture fut bien obligée de se rapprocher.

« Une petite voiture rouge... j'ignore si c'est une Datsun, mais les phares ont le même défaut. Est-ce que par hasard on me filerait ? »

Dumont avait plus d'un tour dans son sac pour le savoir. À la première occasion, il quitta la voie élevée, s'engagea dans une petite rue, puis dans une ruelle sans issue.

Comme il s'y attendait, la petite voiture le suivit dans la ruelle. Mais se rendant compte que cette ruelle ne débouchait nulle part, le

conducteur de la Datsun fit rapidement marche arrière. « Aucune erreur possible, il me suit. »

Le Manchot réfléchit quelques secondes, puis : « Je vais lui faciliter la tâche. »

Dumont descendit de voiture et alla se cacher, derrière un gros arbre, au fond de la ruelle. Il y demeura environ cinq minutes, puis revint vers son automobile, fit marche arrière, sortit de la ruelle et reprit la direction du boulevard Métropolitain. « Mon suiveur doit être persuadé que je suis allé voir quelqu'un, que j'ignore que je suis suivi. C'est ce que je désire. »

Tout en tenant le volant de sa main droite, il décrocha le récepteur de son appareil téléphonique, placé à gauche du tableau de bord.

– Ici Dumont. Pas de message, mademoiselle ?

– Aucun.

– Bon, vous avez toujours le numéro de téléphone du bureau de monsieur Rancourt ?

– Oui, je l'ai.

– Téléphonez à ce numéro, mademoiselle, et même si ça ne répond pas immédiatement, laissez sonner.

– Bien, monsieur.

Au bout de quatre sonneries, on décrocha enfin.

– Allô.

– C'est toi, Michel ?

– Oui, boss.

– As-tu découvert quelque chose de nouveau ?

– Non, rien d'intéressant, des lettres d'affaires, des livres de comptabilité... absolument rien de personnel.

– Écoute bien ce que je vais te dire. Je me dirige vers Sorel. Je me rends chez une dame qui habite Saint-Ours. On me suit. Tu vas sauter dans ta voiture immédiatement. Tu as ton walkie-talkie ?

– Oui.

– Garde-le près de toi.

Et le Manchot songea : « Il faudra faire installer un téléphone dans sa voiture, ce serait plus commode. »

– Tu vas prendre exactement la même route que moi, poursuivit-il. Le pont-tunnel, la route vingt en direction de Sorel...

– Vous voulez que je m'occupe de celui qui vous suit ? Carabine, fiez-vous sur moi.

– Il n'en est pas question. Nous nous occuperons de lui seulement si ça devient nécessaire. C'est une Datsun rouge, avec des phares qui louchent ; facile à repérer. Tu la rejoins, tu la suis, mais sans intervenir. Compris ?

– Compris.

– Je vais rouler lentement. Tu pourras facilement me rejoindre. Lorsque tu m'auras rattrapé, dépasse-moi, fais-moi un signe, puis reprends ta place. À compter de ce moment, je pourrai filer plus rapidement. Si tu as quelque chose à me dire, sers-toi de ton walkie-talkie.

– Et ici, boss, est-ce que je dois tout remettre en place avant de partir ?

– Mais non, idiot, ne perds pas une seconde. Et inutile de déranger le concierge, tu n'as qu'à sortir par l'escalier de sauvetage.

– Comptez sur moi.

Le Manchot raccrocha. Quelques instants plus tard, sa voiture, toujours suivie de la Datsun, s'engouffrait dans le pont-tunnel et passait sous le fleuve Saint-Laurent.

*

Même si le Manchot avait roulé le plus lentement possible, il n'avait pas vu la voiture de Michel Beaulac. Il venait de dépasser Verchères. Bientôt, il serait à Saint-Ours. « Qu'est-ce qu'il peut bien foutre ? » pensa-t-il avec irritation.

Se servant de son walkie-talkie, il chercha de nouveau à rejoindre son collaborateur. Mais si Michel était trop loin, il n'y arriverait pas.

– Dumont appelle Michel, Dumont appelle Michel. Es-tu là, Michel ?

Enfin, il entendit la voix de son collaborateur, lointaine et grésillante.

– Oui, oui, je suis ici. Mais j'ai pas pu vous rejoindre, je viens tout juste de passer la dernière sortie pour Boucherville.

– Mais qu'est-ce que tu as fait ? Tu n'étais pourtant pas loin du boulevard Métropolitain ?

– Je sais bien, carabine ; mais comme je venais de m'y engager, toute la circulation a été détournée. Un camion rempli d'huile a eu un accident. Ça m'a retardé d'une vingtaine de minutes. Je pourrai jamais vous rejoindre.

– Tu as raison. Si je file trop lentement, je vais attirer l'attention de celui qui me suit.

Il donna l'adresse de la maison de Berthe Levert.

– Saint-Ours, ce n'est pas grand. Tu n'auras aucune difficulté à trouver l'endroit. Je t'attendrai là.

– Compris. Et si je vois votre type, est-ce que j'interviens ?

– Je t'ai déjà dit que non. Surveille-le, c'est tout. Terminé.

Et Robert Dumont pouvait à présent appuyer un peu plus sur l'accélérateur. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. La voiture aux phares défectueux suivait toujours, mais à distance respectable, pour ne pas attirer l'attention.

Bientôt, Robert Dumont arriva à Saint-Ours. Il dut s'informer pour savoir où se trouvait la rue où demeurait madame Levert.

– C'est une petite rue en terre. Continuez sur cette route, jusqu'au bout, tournez à gauche et ensuite, faites attention, c'est un petit rang, presque dans le bois. Y a pas beaucoup de maisons sur cette rue-là.

– Merci bien.

Le Manchot souhaitait que Michel pense à s'informer tout comme lui. Il aurait pu tenter de lui parler par walkie-talkie, mais ce n'était guère le moment. Il avait besoin de toute son attention pour

poursuivre sa route, tout en donnant la chance à la Datsun de le suivre.

Dumont trouva facilement le rang dans lequel madame Levert avait loué une maison. « Elle est allée s'installer au diable vert », songea le détective.

Le Manchot avait beau regarder dans son rétroviseur, il ne voyait plus les phares de la Datsun.

– Il a dû deviner que j'approchais de mon but. Il a sans doute éteint ses phares pour ne pas se faire repérer.

La maison de madame Levert était assez loin de la route, parmi des terres en friche et entourée de vieux pommiers tout tordus. Robert stationna sa voiture devant la porte. Il y avait de la lumière à l'intérieur. « Heureusement, elle est là. J'espère qu'elle pourra résoudre une partie du mystère de cette étrange héritière. »

Il frappa à la porte, attendit quelques secondes et frappa une seconde fois. Mais personne ne vint ouvrir. « Elle est peut-être sourde. »

Cette fois, le Manchot donna un solide coup de poing et la porte s'ouvrit toute seule. Le détective glissa la tête à l'intérieur.

– Madame Levert ! Y a quelqu'un, ici ?

Mais son appel demeurant sans réponse, le Manchot décida d'entrer. Si madame Levert était sortie, elle ne devait sûrement pas être très loin, puisqu'elle avait laissé la porte entrouverte et les lumières allumées.

Le détective passa dans la pièce qui s'ouvrait sur la droite et où on voyait de la lumière. C'était un salon, meublé à l'ancienne. Assise dans un grand fauteuil, une vieille femme aux cheveux tout blancs, paraissait dormir.

Le Manchot s'approcha et, d'une voix douce, pour ne pas réveiller trop brusquement la vieille, il murmura :

– Madame Levert ? Vous êtes madame Levert ?

Aucune réponse, la vieille ne bougeait pas. Robert Dumont avança la main droite afin de la secouer légèrement.

– Oh ! s’exclama-t-il entre ses dents.

Cette main était légèrement froide. Lorsqu’il la laissa retomber, elle glissa sur le genou de la vieille dame. C’est alors que Robert remarqua les yeux légèrement entrouverts, le regard vitreux. Il était trop tard, Berthe Levert était morte. Le Manchot lui prit le pouls pour bien s’en assurer. Comme il allait reposer la main de la vieille dame, il s’arrêta brusquement et se baissa pour mieux examiner le poignet. « Curieux... »

Le poignet présentait une marque bleue, comme si on le lui avait serré fortement. Il regarda l’autre poignet et y trouva une marque semblable. « Fallait presque s’y attendre... Est-ce que, par hasard, quelqu’un n’aurait pas aidé la vieille dame à mourir ? »

Mais à part ces deux marques, il n’y avait aucune autre trace de violence. La vieille dame était cependant fort mal assise dans son fauteuil. « Comme si quelqu’un l’avait poussée. »

Le détective, comme tous les policiers, avait autrefois suivi des cours de premiers soins. Et, de toute façon, ce n’était pas la première fois qu’il se trouvait en face d’un cadavre. « À première vue, ce semble être une mort naturelle. Je mettrais ma main dans le feu que madame Levert est morte d’une crise cardiaque. »

Robert Dumont se retourna, regarda autour de lui. Près de la table, deux chaises avaient été déplacées. Madame Levert avait peut-être reçu des visiteurs. D’ailleurs, sur la table, il y avait un cendrier et, dans ce cendrier, une cigarette écrasée.

Le détective alla jeter un rapide coup d’œil dans les autres pièces. Il y avait bien d’autres cendriers, mais aucune cendre, pas de trace de cigarette, pas de paquet de cigarettes et, surtout, pas de cendrier dans la chambre de la vieille dame. « Elle ne fumait probablement pas. »

Le Manchot glissa la main dans sa poche, sortit une petite enveloppe et une pince à épiler.

Il ramassa le bout de cigarette et le glissa dans l’enveloppe, qu’il enfouit ensuite dans sa poche. « Mort naturelle, sans doute, conclura le médecin. Mais si on bouscule un peu une femme de cet âge, si on lui fait peur, ça peut provoquer une crise cardiaque. Mais

j'ai pas l'impression que ceux qui sont venus la visiter voulaient la tuer. On a probablement tenté de la faire parler. »

Mais si Berthe Levert avait un secret, elle avait dû l'emporter dans la tombe. « Et c'est la seule personne qui aurait pu nous donner des renseignements sur la naissance de Claudette Rancourt... »

Subitement, le Manchot marcha vers la fenêtre. Il venait d'entendre une voiture qui s'approchait. Tapi dans l'ombre, il vit l'automobile s'arrêter derrière la sienne. « C'est Michel. Mais pourquoi est-il venu jusqu'ici ? Il aurait dû s'arrêter au bout du chemin. »

Les phares de la voiture du jeune homme s'éteignirent et tout s'engloutit dans les ténèbres. Doucement, le Manchot ouvrit la fenêtre et appela à mi-voix :

– Michel ! Michel, je suis ici, dans la fenêtre.

– Je vous vois. Mais j'ai pas aperçu la Datsun. D'après moi, votre poursuivant a dû rebrousser chemin.

– Je n'en suis pas si sûr. Viens me rejoindre à l'intérieur. La porte est ouverte.

Quelques instants plus tard, Michel apercevait la vieille dame.

– Carabine ! Dites-moi pas que vous l'avez tuée ?

– Ne dis donc pas de niaiseries, fit Dumont en haussant les épaules.

– Qui c'est ?

– Une dame Levert. Elle a assisté à la naissance de Claudette Rancourt. Probablement qu'elle aurait pu nous donner des renseignements précieux.

Michel regarda autour de lui, se pencha sur la vieille puis, relevant la tête, il demanda :

– Croyez-vous qu'elle ait été assassinée ?

– Je ne pourrais pas dire. De toute façon, il faut prévenir la police. Mais auparavant, nous allons nous occuper du type qui m'a suivi. Je veux savoir qui il est ; je veux savoir pourquoi il m'a suivi.

Michel s'écria :

– Mais je vous l'ai dit, carabine ! Il est plus là. J'aurais vu sa voiture.

– Il peut facilement l'avoir cachée sous les arbres : c'en est tout plein par ici. Viens avec moi.

– Qu'est-ce que vous voulez faire ?

– Éteignons les lumières pour qu'on ne puisse pas nous identifier. Nous sommes de la même grandeur... ou presque... Tu vas prendre ma voiture.

– Et qu'est-ce que j'en ferai ?

– Tu vas reprendre le chemin de Montréal, comme si tu étais moi, comme si tu avais terminé ta visite.

Après avoir éteint, les deux hommes marchèrent jusqu'à la voiture du Manchot.

– Donne-moi quelques minutes. Je vais retourner dans la maison, allumer les lumières, sortir par la porte arrière et revenir vers la route, en traversant le bois. Si la Datsun est cachée quelque part, j'attraperai bien mon type. Donne-moi deux ou trois minutes.

– Compris.

– Quand tu auras fait un bout de chemin et si tu te rends compte qu'aucune voiture ne te suit, reviens ici. C'est que j'aurai capturé mon type... ou qu'il n'était plus là...

Le Manchot allait s'éloigner, lorsque Michel le rappela :

– Attendez une seconde, y a une chose que je comprends pas.

– Faisons vite, j'aime pas perdre mon temps.

– Pourquoi retourner à la maison et rallumer les lumières ? Carabine, vous avez rien qu'à vous glisser dans le bois en longeant la maison...

Dumont prit une grande respiration pour ne pas perdre patience ; mais c'est en appuyant sur les mots qu'il expliqua :

– Il y a deux voitures, ici, n'est-ce pas ? Hein ? Tu les vois ? La tienne et la mienne. Nous sommes deux hommes, n'est-ce pas ? Toi et moi. Alors, si le type qui est caché ne voit passer que ma voiture, il va se demander où est le deuxième homme !

– Ah, je comprends, s'écria Michel. Vous voulez lui faire croire que vous me laissez derrière, comme gardien.

– On ne peut rien te cacher !

Dumont s'éloigna vers la maison. Dans la nuit, on pouvait à peine distinguer son ombre. Michel se glissa prestement dans la voiture du Manchot, fit démarrer le moteur, alluma les phares, puis laissa le moteur s'étouffer.

Quelques secondes plus tard, Dumont alluma les lumières de la maison et se glissa rapidement à l'extérieur par derrière, se dirigeant vers le petit bois. Pour gagner du temps, Michel faisait semblant d'avoir de la difficulté à faire démarrer la voiture. Le Manchot put donc sans trop se presser traverser le bois et rejoindre la route, presque à la croisée des chemins.

Quelques instants plus tard, il vit les phares d'une voiture trouer le noir opaque de la nuit. C'était Michel qui approchait. Rendu à l'intersection, il tourna lentement, se dirigeant vers le centre du village.

C'est à cet instant que le Manchot entendit un autre bruit de moteur. Une seconde voiture se mettait en marche. Le conducteur n'alluma pas les phares, mais Dumont voyait l'automobile s'avancer tout doucement, comme une masse plus noire que la nuit. Elle s'immobilisa presque, avant de tourner dans la route du village.

C'était le moment ou jamais. Le Manchot bondit soudain, ouvrit la portière et braqua son Colt sous le nez du chauffeur.

– Stoppe tout de suite !

Mais l'homme voulut appuyer sur l'accélérateur, espérant ainsi faire perdre l'équilibre au Manchot. Mais ce dernier avait déjà étendu la main gauche et ses doigts se nouèrent irrésistiblement sur le volant, le tournant vers la gauche. La voiture fit une embardée et piqua du nez dans le fossé.

– Tabarnack ! t'es fou. Mon char !

– Il n'ira pas plus loin. Descends.

Cette fois, la main gauche du Manchot se referma sur le bras du conducteur.

– Hé ! Arrête, tu vas me casser le bras.

Le Manchot n'avait pourtant appliqué que peu de pression.

– Descends et marche devant. On va à la maison. J'ai certaines questions à te poser.

L'homme obéit sans rouspéter, malgré sa carrure de lutteur qu'on pouvait deviner dans l'obscurité. Quelques instants plus tard, le Manchot le poussait à l'intérieur de la pièce où se trouvait le cadavre de madame Levert.

– Vous êtes le Manchot ? bégaya l'homme... pourtant, votre main... vous pouvez vous en servir...

– Comme tu as pu le constater, c'est presque un étau que je possède. Alors, tu fais mieux de te tenir tranquille.

Rapidement, le Manchot fouilla l'homme ; mais ce dernier n'était pas armé.

– Qui c'est, cette femme-là ? Elle est... morte ?

– C'est moi, ici, qui pose les questions. Assis.

L'homme hésita quelques secondes. La main gauche du Manchot s'avança comme pour lui saisir le bras, mais l'homme recula vivement et s'assit sur une chaise.

– Tu me suis depuis une bonne partie de la journée...

– Mais...

– T'inquiète pas, je m'en suis rendu compte. Je ne suis pas un imbécile. Tout d'abord, ton nom ?

Comme l'homme hésitait toujours, le Manchot ajouta en se penchant sur lui :

– Mets-toi bien dans la tête que si tu refuses de répondre, je dirai aux policiers que je t'ai trouvé ici, dans la maison, avec cette femme. Alors, si tu ne veux pas avoir à te défendre contre une accusation de meurtre...

– Je m'appelle Félix Pouliot.

– Un des héritiers, murmura le Manchot. Tiens, tiens... Ça ne me surprend pas du tout.

VII

Détectives amateurs

Comme le Manchot allait poursuivre l'interrogatoire, il entendit un bruit de voiture. C'était Michel qui revenait.

– Tu arrives au bon moment. Si c'est nécessaire, tu m'aideras à délier la langue de ce cher monsieur Pouliot.

Michel se frotta les mains :

– Laissez-le moi pendant cinq minutes et vous verrez : il dira tout ce que vous voudrez.

– Je ne crois pas que ce soit nécessaire. Pourquoi me suiviez-vous ?

– Le notaire Grandin a dit qu'il vous avait engagé. Alors, j'ai appelé à votre bureau, c'est l'opératrice qui m'a donné le numéro. Vous étiez pas là, mais votre service téléphonique m'a donné l'adresse, alors je vous ai suivi. Je voulais savoir si vous retrouveriez la Claudette.

– Si je le voulais, je vous ferais incarcérer immédiatement.

– Mais bout de torrieu, s'écria Félix, j'peux pas avoir tué cette femme-là. Tout d'abord, je la connais pas. Je sais même pas son nom, je l'ai jamais vue. Pis, je peux pas être à deux places à la fois. Vous le dites vous-même, que je vous suivais...

– Oh, je n'aurais pas besoin de parler de cette mort pour vous envoyer derrière les barreaux. Conduire une voiture en état d'ivresse, avec un phare défectueux, c'est suffisant pour vous faire enfermer pour quelques heures.

Félix Pouliot était très nerveux.

– Appelez pas la police. Je vous le dis, je vous voulais pas de mal.

– Qu'auriez-vous fait si, par hasard, vous vous étiez rendu compte que j'avais retrouvé la fameuse Claudette ?

Félix ne répondit pas. Ce fut Michel qui déclara :

– Il aurait cherché à la faire disparaître, j'en mettrais ma main au feu, carabine ! Et puis, vous voyez bien que ce gars-là a une peur bleue de la police ! D'après moi, il a pas la conscience en paix !

– Je suis pas un assassin, je vous le jure. J'ai fait de la prison, c'est vrai, mais j'ai jamais tué personne. Mais quand on est déjà allé derrière les barreaux, on est plus jamais innocent. La Justice existe plus pour des gars qui ont déjà commis une bêtise.

Pendant que Félix parlait, le Manchot réfléchissait rapidement. Quelqu'un l'avait précédé à la demeure de madame Levert. Ce n'était ni Bouvier, ni Irène et son monsieur Gareau. « Madeleine a peut-être eu le temps de venir ici. Bouvier l'avait mise au courant de l'existence de madame Levert. »

Restaient également René Carvin et les deux Turcot, Germain et Hélène.

Félix continuait de se lamenter :

– Ils sont tous contre moi. Les Turcot, Germain pis sa sœur, ils sont partis ensemble. Ils ont quitté la ville. Ils ont pas voulu m'écouter. René, c'est la même chose. Il veut pas entendre parler de moi, parce que j'ai fait de la prison. Il aime mieux s'acoquiner avec une guidoune comme la Madeleine.

Le Manchot sauta sur cette phrase.

– Vous dites que Madeleine et René se sont entendus...

– J'sais pas, mais je pense que oui. Dans la famille, c'est peut-être les deux seuls qui se voyaient de temps à autre. Les Turcot, ils venaient jamais à Montréal. Moi, je fais confiance à personne. C'est pas trompant.

Le Manchot se tourna vers son adjoint :

– Michel, tu vas demeurer ici. Je vais me mettre en communication avec la police provinciale. On va s'occuper de madame Levert. Tu conteras ce que tu sais. Je crois qu'il s'agit d'une mort naturelle.

– Et vous ?

– Je vais entrer à Montréal, avec ce monsieur Pouliot. Vois-tu, il y a trop de détectives amateurs dans cette histoire. Tout d'abord, ce Félix qui décide de me suivre, puis la Madeleine qui semble avoir conclu un pacte avec son cousin René qui lui aurait appris que madame Levert pouvait nous donner des renseignements précieux...

– Vous croyez que c'est celui qui s'appelle René...

– Si monsieur Pouliot dit vrai, il ne reste que lui. Les Turcot n'ont sans doute pas quitté Montréal. C'est probablement eux qui m'ont précédé et assommé au bureau de Rancourt. Enfin, Madeleine et René jouent également les détectives amateurs et il y a Irène et son ami Gareau qui tentent leurs chances dans ce métier. Avec Gareau, je m'attends à tout. Ce bonhomme-là est capable de nous trouver une orpheline-héritière à tous les jours.

Michel haussa les épaules.

– Carabine ! Moi, je comprends rien à toute votre histoire. C'est du vrai chinois.

– L'important, c'est que tu t'occupes de recevoir les policiers et obtenir le plus de renseignements possible sur la mort de madame Levert. Tu peux également appeler un garage pour qu'on tire la voiture de monsieur Pouliot du fossé. Il pourra la reprendre plus tard. Allons, venez.

Félix se leva rapidement en voyant la main gauche du Manchot s'approcher de lui.

– Où c'est qu'on va ?

– On va chercher à retrouver votre cousin René Carvin. Vous allez m'y aider. J'ai plusieurs questions à lui poser. Alors, Michel, tu t'occupes de tout, n'est-ce pas ?

Le jeune policier murmura :

– J'aime pas bien ça, demeurer seul avec une morte... moi, les morts, vous savez... je trouve que c'est... que c'est trop tranquille, carabine !

– Faudra que tu t'y habitues. S'il y a du spécial, appelle notre téléphoniste et laisse le message.

Le Manchot sortit de la maison en compagnie de Félix. Michel regarda la voiture s'éloigner, jeta un coup d'œil sur la morte, puis fit un pas en direction du téléphone. Soudain, il sembla changer d'idée. « Non, pas tout de suite... une vieille comme elle, ça devait bien garder un peu de réconfortant dans la maison... comme du cognac... »

Et il commença à fouiller dans les armoires. « Si seulement je pouvais mettre la main sur un flacon ! »

*

La voiture du Manchot s'arrêta devant le bureau du notaire Grandin.

– Venez avec moi.

Félix l'accompagna. Bientôt, le notaire Grandin parut à la porte. Il marqua un moment de surprise en reconnaissant Félix Pouliot.

– Nous nous sommes rencontrés par hasard, expliqua le détective. Vos visiteurs sont partis ?

– Oui. Irène Rancourt m'a remis le fameux papier qu'elle dit avoir trouvé dans les affaires de son mari. J'ai pu comparer ayant des papiers écrits de la main du mari d'Irène. Ce semble être la même écriture.

– Oui, mais vous n'êtes pas un expert, notaire. Par contre, ne faites pas confiance à Hubert Gareau, l'ami de cœur d'Irène. Je sais ce que vaut ce type. Malheureusement, madame Rancourt semble s'être amourachée de lui.

Félix écoutait sans rien dire. C'était d'ailleurs la première fois qu'il entendait parler du prétendant de sa tante Irène.

– En tout cas, d'après le papier trouvé par Irène, la jeune Claudette aurait une tache de naissance sur la cuisse gauche, presque sur la fesse. Il faudra prendre cela en considération.

Mais le Manchot répliqua :

– Pas avant que vous me remettiez le document trouvé par Irène et que je fasse analyser l'écriture par les experts de la police.

– C'est regrettable, mais elle a refusé de me laisser ce papier. Il faudra le lui demander.

– Je n'aime pas ça, murmura le policier. Gareau est capable de détruire le papier, maintenant que vous avez affirmé que c'était l'écriture du mari d'Irène. Mais, j'aviserai en temps et lieu.

Le notaire l'interrompit pour demander :

– Avez-vous pu interroger madame Levert ?

– Non. Quand je suis arrivé chez elle, elle était morte !

– Quoi ?

Le notaire était devenu livide, ses mains tremblaient.

– On l'a tuée ! Mais c'est épouvantable. Cette femme pouvait sans doute nous apprendre des choses importantes concernant l'enfant. C'est d'ailleurs la seule personne qui pouvait nous guider.

– Non, je crois qu'il y a une autre personne.

– Qui ?

Le Manchot expliqua :

– Les futurs héritiers semblent tous s'être découvert un talent de détective amateur. L'un du groupe m'a précédé chez madame Levert et a pu la faire parler... peut-être.

– Et ensuite, on l'aurait tuée ?

– Je crois plutôt à une mort naturelle. Madame Levert était âgée, ne l'oubliez pas. Tout semble indiquer, à première vue, qu'elle a succombé à une crise cardiaque. L'autopsie nous en dira plus long. Mais si on a bousculé cette femme, si on lui a fait peur, ça pu provoquer la crise et...

– C'est tout comme un meurtre, murmura le notaire. C'est Félix qui... ?

Aussitôt, l'ivrogne protesta :

– Non, non, c'est pas moi. Il peut vous le dire. C'est même votre Manchot qui peut me servir d'alibi, si jamais on cherche à m'accuser.

Dumont demanda :

– Et où sont allés les héritiers ?

– Madeleine a reçu un appel de son cousin René Carvin et est partie presque aussitôt. Monsieur Bouvier a offert de la reconduire. Quant à Irène et monsieur Gareau, ils semblent avoir une piste. Ils n'ont pas voulu m'en dire plus long, pour le moment. Mais, vous savez, monsieur Dumont, vous avez entièrement raison.

– Comment ça ?

– Quand vous dites que les héritiers jouent les détectives amateurs. J'ai reçu un appel d'Hélène Turcot. Elle m'a parlé d'un monsieur Larivée. Cet homme aurait bien connu Rancourt et pourrait prouver que la jeune Claudette est morte. C'est Germain Turcot qui aurait retrouvé cet homme.

– Et connaissez-vous ce monsieur Larivée ?

– Pas du tout, monsieur Bouvier non plus. Mais selon la jeune Turcot, Larivée aurait connu Rancourt alors qu'Aline Perron se trouvait à la clinique. Il serait donc au courant de toute l'histoire de Claudette.

Dumont ne put s'empêcher de rire.

– Incroyable ! Les Turcot vont trouver un témoin, prêt à se parjurer et qui viendra affirmer qu'il a vu mourir Claudette Rancourt. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour cent mille dollars, n'est-ce pas, notaire ?

– Oui, mais je dois découvrir la vérité.

– Je suis venu ici pour avoir l'adresse de René Carvin. J'ai l'impression qu'il pourra nous aider.

– Je peux vous donner son adresse, mais je ne crois pas que vous le trouviez là. Madeleine devait le rencontrer dans une boîte de nuit. Elle a dit le nom, mais je ne m'en souviens pas du tout.

Soudain, le notaire eut une idée.

– Je vais appeler Bouvier. Il devait déposer Madeleine à cette boîte. Attendez...

Le notaire réussit à rejoindre l'ancien associé de Philippe Rancourt. Il lui demanda les renseignements puis les transmit à Dumont.

– Le boîte de nuit *L'Écrin de velours*, répéta le Manchot. Un endroit chic.

Félix ricana :

– Un endroit chic, mon œil ! Je connais ça. Oh, ça paraît bien, du velours partout, vous payez le « drink » deux fois le prix, c'est fréquenté par des gens de la haute ; mais il y a quand même des putains et des vendeurs de pot. Les filles sont mieux habillées et mieux coiffées que celles de la Main, les vendeurs de pot portent la chemise et la cravate : mais, comme on dit, l'habit fait pas le moine. Si vous enlevez le déguisement, vous allez vous rendre compte que le moine est aussi pourri dans ce milieu-là que dans les autres.

Le Manchot fit signe à Félix :

– Eh bien, puisque vous connaissez l'endroit, vous allez m'y accompagner.

– J'ai des amis dans la place, fit Félix. Si par hasard la Madeleine et René sont partis, on pourra peut-être me donner des tuyaux.

Mais avant que les deux hommes ne sortent, le notaire fit promettre à Dumont de lui téléphoner.

– J'ai hâte d'avoir des nouvelles. J'espère surtout que vous pourrez retrouver cette personne qui a causé avec madame Levert. Encore une fois, je vous le répète, cette vieille dame était probablement la seule qui pouvait nous donner des renseignements précis.

– Entendu, notaire. Dormez sur vos deux oreilles, je m'occupe de l'affaire.

Félix avait précédé le Manchot dans l'escalier. Appuyé contre un mur, il riait à gorge déployée.

– Qu'est-ce que vous avez ? Vous riez toujours comme ça, quand vous buvez ?

– Non, c'est vous puis vos expressions...

– Comment ça ?

– Pouvez-vous m'expliquer comment une personne peut faire pour dormir sur ses deux oreilles, en même temps ?

– Idiot ! Montez dans la voiture.

Mais une fois installé au volant, ce fut au tour du Manchot de rire.

– Vous la trouvez bonne, vous aussi ? demanda Félix.

– Non, je songe à cette histoire d'héritière. Je commence à y voir clair... peut-être un peu trop. Y a pas à dire, il y a des gens qui ont beaucoup d'imagination. Mais je vais leur prouver que je ne suis pas un imbécile. J'ai l'impression que nous allons bien nous amuser.

Et le Manchot fit démarrer sa voiture.

*

Félix avait raison de dire qu'il était connu, au cabaret *L'Écrin de velours.*

– Depuis qu'on m'a libéré, c'est le seul endroit que j'ai fréquenté.

Comme c'était un soir de semaine, il n'y avait que très peu de clients dans la boîte.

– Ça veut rien dire, je connais l'endroit. Le cabaret est ici ; le restaurant, c'est la porte voisine ; et en haut... le spécial.

– Le spécial ?

– On peut y jouer aux cartes... à l'argent... et on peut également y louer des chambres. Mais pour monter, faut être connu. C'est justement René qui m'a parlé de cet endroit-là, au salon funéraire.

– Donc, René Carvin est un habitué ?

– Oui. Il serait en haut que je ne serais pas surpris.

Les deux hommes avaient commandé chacun une petite bouteille de bière. Le Manchot demanda :

– Votre cousin est un joueur ?

– Je sais pas. Ça me surprendrait. Il aime trop l'argent pour le risquer au jeu. Non, je crois plutôt qu'il a des amis chez les fournisseurs de drogues. René s'est toujours occupé de choses du genre. C'est un chanceux, il a probablement fait pire que moi, mais toujours sous la couverture.

– Alors, s'il n'aime pas le jeu, que serait-il allé faire en haut ?

– Félix donna une petite tape amicale sur la cuisse du Manchot.

– Je connais ma cousine, vous savez. Madeleine, elle serait capable de faire l'amour avec son propre frère si ça pouvait lui rapporter.

Félix appela un des garçons. Il était visible qu'il voulait absolument aider le Manchot, afin d'entrer dans ses bonnes grâces. Il craignait sans doute que l'ex-policier ne porte plainte contre lui...

– Vous pouvez me passer un deux ? demanda-t-il au Manchot. Ça débloque la mémoire des employés.

– Vous n'avez pas d'argent ?

– C'est pas avec les salaires mirobolants qu'on nous paye derrière les murs de la grande université qu'on peut se ramasser une fortune.

Le garçon s'arrêta devant leur table.

– Tu me reconnais, demanda Félix, tu te souviens de m'avoir déjà vu ici ?

– Plus que ça, je me souviens de vous avoir sorti avant-hier soir. Alors, vous faites mieux de vous tenir tranquille.

– Curieux, je me souviens pas de ça, moi.

– Ça me surprend pas, vous étiez trop soûl.

– Eh bien, ce soir, j'ai besoin d'un petit renseignement. Mon ami va te donner un deux, si tu peux nous aider.

Le Manchot se vit obligé de tirer le billet de banque de sa poche. Le garçon tendit la main pour le prendre.

– Pas si vite, tu l'auras seulement si tu peux nous renseigner. Vas-y, Félix, questionne-le.

– Si tu te souviens de moi, tu dois te rappeler que je suis venu ici, la première fois, avec mon cousin, un habitué, René Carvin.

– Je m'en souviens.

– Où est-il ?

– Qui ?

– Mon cousin, René...

– Comment voulez-vous que je le sache ?

Le Manchot avança sa main gauche et ses

doigts se resserrèrent sur le bras du waiter.

– Nous autres, on sait que René est venu ici, y a pas si longtemps... ce soir. À part ça, il n'était pas seul...

– Hé, vous me faites mal !

– Réponds à mon ami et non seulement je te lâcherai le bras, mais tu pourras avoir ton deux.

Le waiter regarda autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un.

– C'est vrai, il est venu ici avec une fille que je ne connais pas. Mais comme vous le voyez, ils sont partis.

– Justement, on veut savoir s'ils sont montés.

– Vous savez bien que votre ami ne joue jamais aux cartes.

– Non, mais il peut jouer à autre chose.

Et Félix éclata de rire. Il donna un coup de coude dans les reins du garçon :

– Tu comprends ce que je veux dire, pas vrai ? Quand on est un habitué, quand on accompagne une belle fille et qu'on veut être seul avec elle... René m'a dit qu'il y avait des endroits spéciaux...

– Écoutez, fit le garçon d'un air offensé, pour nous, les clients, c'est sacré. On parle jamais... on doit pas dire des choses... enfin, pensez-vous que je trahirais quelqu'un pour deux piastres ?

Félix jeta un coup d'œil au Manchot et lui fit un petit signe en frottant le pouce contre l'index.

– Bon... j'ajoute un cinq, fit le Manchot.

Le garçon baissa encore la voix.

– Oui, ils sont en haut. Ils sont dans la « trois ». Mais montez pas ; ça ferait sûrement un scandale.

– On peut monter pour jouer aux cartes. Puis, une fois en haut, on se trompe de porte, par accident. Comme c’est mon cousin, il dira rien.

– Vous pourrez pas entrer, j’ai pas de clef.

Le Manchot esquissa un sourire.

– Ça, c’est le moindre de mes soucis. Ne t’inquiète pas : les portes, ça me connaît.

Et il tendit le billet de deux dollars au waiter.

– Vous avez dit cinq de plus !

– Oui... mais vois-tu, mon gars, cette main-là, c’est une main artificielle. Elle peut serrer beaucoup plus, comme tu vois...

Le garçon poussa un cri étouffé.

– Maudit ! Vous allez me casser le bras. Lâchez-moi.

– Qu’est-ce que tu veux ? Ça coûte cinq dollars pour que ma main se desserre. Es-tu prêt à payer ?... autrement, elle va continuer à serrer...

– Non, non, fit le waiter en grimaçant.

Le Manchot desserra ses doigts. L’homme se frotta vigoureusement le bras.

– Ton chum, c’est un baveux, fit-il à Félix. Il promet de l’argent... il paie pas. Il fait mieux de pas remettre les pieds ici. Autrement, il va être obligé de porter deux mains artificielles.

Robert Dumont approcha de nouveau sa main gauche comme pour saisir le garçon par le bras. Ce dernier recula vivement. Félix se tordait de rire. Le waiter comprit qu’il était mieux de ne pas insister.

– Et pas un mot sur ce que tu nous as dit, lui recommanda le Manchot.

Une fois le garçon parti, Félix se pencha au-dessus de la table.

– Vous, vous êtes quelqu'un ! Moi, si j'avais une main comme la vôtre, y aurait pas grand monde pour me faire peur. Vous aviez pas de cinq piastres, je suppose ?

– Je ne suis pas la banque d'Angleterre, moi. Alors, on monte ? Nous allons surprendre les détectives amateurs, en pleine action.

Et le Manchot ajouta, pour lui-même :

– Au début, je trouvais cette affaire très embêtante. Mais, maintenant, je commence à m'amuser et j'ai l'impression que c'est loin d'être terminé.

VIII

La morte a parlé

Félix colla son oreille sur le battant de la porte.

– Ils sont là, on entend des voix. On frappe ?

Le Manchot jeta un coup d'œil sur la serrure. On pouvait ouvrir toutes les portes de chambres avec un simple passe-partout.

– On va leur faire une petite surprise !

Il sortit un trousseau de clefs de sa poche, prit un passe-partout, le glissa dans la serrure et le tourna sans bruit.

La porte s'ouvrit et le Manchot se glissa dans la pièce, suivi de Félix qui referma doucement la porte derrière lui.

Au même moment, une femme poussa un cri perçant. Une lampe, placée à la droite du lit, était la seule lumière qui éclairait la pièce, mais c'était suffisant pour distinguer la scène. La femme, Madeleine Rancourt, était assise au moment où la porte s'était ouverte. Elle était nue, le drap ne lui cachant que la partie inférieure du corps. Les deux hommes avaient eu le temps de se rendre compte qu'elle était assez bien tournée et pour son âge, ses seins étaient fermes et tenaient bien en place. Tout en criant, Madeleine avait remonté le drap jusqu'à son cou.

René Carvin était étendu sur le dos, le drap recouvrant la majeure partie de son corps. Il avait une main derrière la tête et, dans l'autre, il tenait une cigarette.

– Félix ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Madeleine cria :

– Fais-les sortir, René !

Félix s'approcha du lit, du côté où se trouvait Madeleine.

– Félicitations, ma chère cousine, t'es pas mal du tout. Mais, attention, si jamais tu es enceinte, t'es mieux de te faire avorter. Oublie pas que René est ton cousin germain... alors, ton enfant pourrait être un petit monstre...

René avait réussi à saisir ses pantalons et les enfilait en dessous du drap.

– Tu vas sortir d'ici, toi et ton ami, et plus vite que ça. Attendez pas que j'appelle à l'aide.

– Je ne vous le conseillerais pas, monsieur Carvin, intervint le Manchot. C'est vous qui pourriez être le plus mal pris. J'éviterais le scandale, si j'étais à votre place. La police pourrait s'en mêler, on enquêterait et vous pourriez vous retrouver avec une accusation de meurtre pesant contre vous.

Carvin avait pâli.

– Au fait, je ne vous ai pas présentés, fit Félix à ses cousins. C'est le détective Robert Dumont, celui qu'on appelle le Manchot. Il tenait absolument à vous rencontrer, tous les deux. Alors, moi, j'ai pensé bien faire en l'emmenant ici. Je pouvais pas deviner que vous seriez en train de vous tirer en l'air... c'est péché, surtout entre parents.

– Idiot ! murmura Madeleine.

René s'était levé. Il était nerveux. Ses yeux se posèrent sur le Manchot. Il l'examina des pieds à la tête, son regard s'arrêtant sur cette main gauche dont les doigts étaient légèrement recourbés.

– Madeleine et moi, nous avions à causer... dans le privé. Alors, nous sommes montés. Nous avions pris quelques verres de trop... vous comprenez, monsieur Dumont... ma cousine est jolie et...

– Et elle résiste difficilement aux hommes, coupa Félix. N'est-ce pas, Madeleine ? Moi, si j'avais été à ta place, René, j'aurais fait la même chose. La Madeleine, elle a de l'expérience, ce doit être une bonne baiseuse. Est-ce que je me trompe ?

Madeleine, enragée, demanda :

– Sommes-nous obligés d'écouter les idioties de cet ivrogne ?

Et comme personne ne lui répondait, elle ajouta :

– J’aimerais bien m’habiller, moi...

– Vas-y, personne t’en empêche. Dis-moi pas que ça te gêne, devant nous ? C’est vrai qu’ordinairement, c’est te déshabiller que t’aimes le mieux, pas le contraire.

Le Manchot s’approcha de Félix.

– Venez, on va leur donner le temps de se vêtir. On va attendre dans le corridor.

– Quoi ? Mais on a payé deux piastres pour le spectacle. Moi, j’en veux pour mon argent... Bon, bon, je vous suis, ajouta-t-il en voyant le Manchot se tourner vers lui.

Avant de sortir, Dumont alla jeter un coup d’œil à la fenêtre. Non, il n’y avait pas d’escalier de sauvetage et quelqu’un qui sauterait du second étage risquerait de se blesser. Le couple ne pouvait donc pas s’enfuir.

Le Manchot retourna à la porte.

– Faites vite. J’ai en effet, quelques questions à vous poser. J’ai mené ma petite enquête et j’en sais pas mal long. Donc, inutile d’essayer de mentir. Nous causerons de madame Levert.

Puis, fixant son regard sur Carvin :

– Je déciderai si, oui ou non, j’appellerai la police ; si, oui ou non, on doit vous arrêter pour meurtre.

Et le Manchot sortit.

– Ma cousine Madeleine m’aime pas, fit Félix. Quand je l’ai vue nue, tout à l’heure, j’ai compris que j’avais touché juste quand j’avais dit qu’elle s’était fait remonter les seins. À son âge, c’est pas normal que ça se tienne comme ça.

– Vous voulez un conseil ?

– Certainement ! J’ai l’impression que nous deux, on est fait pour s’entendre, pas vrai ?

– Je ne demande pas mieux. Mais à une condition, vous devrez suivre mon conseil.

– Je suis prêt.

Le Manchot prit une voix dure et sèche.

– Ferme-toi la gueule ! C'est simple ! Tu me fatigues, tu me tombes sur les nerfs, tu parles trop. Alors, n'attends pas que je me fâche et que je te la boucle.

– Correct, correct, fâchez-vous pas. Moi, je veux seulement vous aider, je veux découvrir la vérité sur l'orpheline.

– Oui, je sais, c'est pour ça que vous me suiviez comme mon ombre. Allons, venez, ils doivent être prêts. Et que je n'entende plus vos idioties.

– Compris, compris.

Les deux hommes entrèrent dans la chambre. Madeleine finissait de passer sa robe. Déjà, René Carvin avait mis sa chemise, ses bas et ses souliers.

Le Manchot n'y alla pas par quatre chemins.

– Je n'aime pas perdre mon temps, monsieur Carvin. Je vais donc vous demander d'être très franc, et vous aussi, mademoiselle Rancourt. J'ai tiré mes conclusions. Vous êtes les seuls à avoir pu vous rendre chez madame Levert. Hormis le notaire et Bouvier, personne d'autre que vous ne connaissait l'existence de cette femme. Or, je ne vois pas une femme, seule, cherchant à arracher quelques secrets à une pauvre vieille. Non, il y avait un homme dans cette maison et ce ne peut être que vous.

– Que faites-vous de mes autres cousins ? Ce Félix, et l'autre, le jeune Turcot ? Et puis, il y a Irène et elle a un ami...

– Impossible, Bouvier était chez le notaire en compagnie d'Irène et son ami pendant qu'on questionnait madame Levert. Quant à Félix, pour tenter de retracer sa cousine le premier, il n'avait rien trouvé de mieux que de me suivre. Il avait sans doute sa petite idée derrière la tête.

– La faire disparaître, j'en suis certain, déclara René.

– Hé, toi ! Avant de juger les autres, tu...

Le Manchot avait tourné la tête et fixé son regard d'acier sur Félix. Celui-ci comprit qu'il valait mieux se taire.

– En tout cas, nous, fit Madeleine, si nous avions appris quelque chose de madame Levert, nous n'aurions jamais cherché à tuer cette héritière. Au contraire, je trouve que cette jeune fille a suffisamment souffert ; elle mérite amplement cet argent qui lui tombe du ciel.

– Ah oui ? fit le détective. Elle a beaucoup souffert ?...

– Idiote ! murmura Carvin.

Madeleine comprit qu'elle avait beaucoup trop parlé. Elle venait d'avouer, tout simplement, que c'étaient elle et René qui avaient tenté de faire parler madame Levert.

– Vous savez ce qui vous pèse au bout du nez ? Une accusation de meurtre !

Carvin bondit :

– Vous me prenez pour un imbécile, Dumont ? Je ne suis pas né d'hier, vous savez, j'avais pris mes précautions. Allez-y, faites-moi accuser de meurtre. Je n'aurai aucune difficulté à me disculper. Et c'est vous qui passerez pour un imbécile !

Il y eut un moment de silence et, comme personne ne parlait, Carvin ajouta :

– J'avais apporté un magnétophone. J'ai, sur bande magnétique, tout ce qui s'est dit chez madame Levert. Et, j'aime mieux vous prévenir tout de suite, ce n'est pas grand-chose. Quand nous sommes arrivés, cette vieille dame était mourante. Nous avons cru qu'elle jouait la comédie. Autrement, nous lui aurions porté secours.

– Où est cet enregistrement ?

– Dans ma voiture, fit Carvin. Mais si vous voulez m'accompagner chez moi, nous y serons plus à l'aise pour discuter.

Félix s'écria :

– C'est une bonne idée ça. Mon cousin sait vivre. Il va nous payer la traite.

Madeleine alors s'écria :

– Je ne vois pas pourquoi cet ivrogne nous accompagnerait.

– Cet ivrogne est un héritier, tout comme toi, Marie-Madeleine !

Madeleine soupira mais elle comprit qu'il ne servait à rien de répondre aux insultes de Félix. Ce fut René qui prit la défense de sa cousine.

– Je veux que Madeleine vienne car elle était avec moi lorsque j'ai enregistré cette entrevue.

Et il demanda au Manchot :

– Vous tenez absolument à l'entendre ? Vous verrez, il n'y a pratiquement rien sur cette bande.

– Quand bien même ce ne serait que pour vous tirer d'une accusation de meurtre, je crois que ça vaut la peine. Vous ne pensez pas ?

Félix demanda :

– Et alors, moi, qu'est-ce que je fais dans tout ça ?

René tira un billet de cinq dollars de sa poche.

– Prends un taxi et rentre chez toi. Tu as besoin de repos.

– J'ai pas besoin d'argent. Je suis pas rendu un quêteux, tu sais.

René voulut remettre le billet dans sa poche.

– Mais je le prends quand même, fit Félix en sautant littéralement sur l'argent. Puisqu'on joue à l'argent, ici, je vais risquer ton cinq. Si tu me portes chance, ce cinq pourra me mener très loin.

Et il sortit en tenant à la main le billet de cinq dollars.

– Allons-y, fit René.

– J'ai ma voiture, dit le Manchot. Donnez-moi l'adresse, je vais vous suivre. J'aimerais bien que mademoiselle Rancourt monte avec moi.

– Mais je ne demande pas mieux, moi. Et de plus, je sais où demeure René. De cette façon, nous n'aurons pas à chercher inutilement.

Quelques instants plus tard, les deux voitures se mettaient en route. Le Manchot espérait avoir le temps de faire parler la jeune femme.

– Oui, c’est bien monsieur Bouvier qui m’a appris l’existence de madame Levert. Alors, j’ai pensé pouvoir empêcher un malheur, avoua Madeleine. Voyez-vous, je n’ai pas confiance en ma tante Irène. Elle a toujours été une femme cupide. Elle est maintenant prête à se remarier, mais pas par amour. Elle ne se cache nullement pour dire que c’est un mariage d’intérêt.

Le Manchot ne put s’empêcher de sourire en songeant à Hubert Gareau.

– Je ne comprends pas très bien : vous avez dit que vous vouliez empêcher un malheur ?

– Oui. Tous les héritiers ont intérêt à ce qu’on ne retrouve pas cette Claudette. Alors, je me suis dit que si cette dame Levert savait quelque chose, on pouvait chercher à la faire taire définitivement. Il me fallait faire vite. Je n’ai pas du tout confiance en Félix, un homme capable de tout. Quant à Germain et sa sœur Hélène, je ne les connais pas suffisamment. Par contre, je sais que René est un bon homme d’affaires, qu’il sait prendre des décisions. Alors, je lui ai téléphoné, je lui ai dit que je connaissais une personne qui pouvait nous donner des renseignements sur Claudette. Oh, il m’a questionnée, il voulait que je lui donne des détails ; mais je ne suis pas folle. J’ai refusé et j’ai demandé à René de venir me rejoindre. Nous irions ensemble interroger cette personne. Sinon, je ne parlerais pas. C’est alors qu’il a eu l’idée géniale d’apporter un magnétophone.

– Vous saviez que je m’occupais de cette affaire. Pourquoi ne pas être entrée en communication avec le notaire et ne m’avoir pas laissé interroger madame Levert ?

Comme elle ne répondait pas, le Manchot ajouta :

– N’était-ce pas pour me devancer ? N’était-ce pas afin de garder pour vous les renseignements que vous obtiendriez, quitte à faire disparaître cette Claudette si vous appreniez qu’elle était vivante ?

Madeleine se trémoussait sur la banquette.

– Nous voici rendus, fit-elle en éludant la question, c’est à deux pas. René vient justement de stationner sa voiture. Vous verrez, nous n’avons rien appris de madame Levert. Tout est sur la bobine.

– J’ai bien hâte de l’écouter.

Quelques instants plus tard, ils étaient installés dans le coquet petit appartement de René Carvin. Celui-ci mit la cassette en place sur son magnétophone.

– Prendriez-vous un verre, monsieur Dumont ?

– Non, merci, j’ai surtout hâte d’entendre cet enregistrement.

Avant de mettre l’appareil en marche, René crut bon d’expliquer :

– Lorsque nous sommes arrivés à la maison, nous avons cru qu’il n’y avait personne, même s’il y avait de la lumière à l’intérieur. Madame Levert pouvait être sortie, n’est-ce pas ? Nous avons frappé à trois reprises et nous étions pour nous éloigner lorsque la porte s’est ouverte. Madame Levert s’est excusée. Elle parlait d’une voix lente. Elle s’appuyait sur une canne : « Excusez-moi, murmura-t-elle avec difficulté. J’étais couchée, je ne me sentais pas très bien. Que me voulez-vous ? » Je lui ai demandé si elle était bien madame Levert. Elle a dit oui, et alors nous lui avons dit que nous voulions lui poser quelques questions sur une personne qu’elle avait connue alors qu’elle travaillait comme infirmière. « Vous ne pourriez pas revenir ? Je ne me sens pas très bien. » Elle avait de la difficulté à respirer et portait souvent la main à sa poitrine. Pendant que je lui faisais comprendre que c’était très important et surtout urgent, Madeleine la faisait asseoir dans son fauteuil. Quant à moi, j’installais le magnétophone, et le mettais en marche. Vous allez pouvoir écouter la suite.

René appuya sur un bouton. La cassette se mit à tourner. Le Manchot reconnut la voix de René Carvin.

– Madame Levert, je veux que vous fassiez un effort pour vous souvenir. Il y a plusieurs années, plus de vingt ans, un homme, un nommé Philippe Rancourt, a fait entrer à votre clinique une demoiselle Perron, Aline Perron. Vous vous souvenez ?

Il y eut un silence, puis on entendit le souffle court de la vieille femme. Carvin avait dû approcher le micro de la malade.

– Je suis fatiguée... allez-vous-en.

Puis, ce fut la voix de Madeleine.

– Aline Perron attendait un enfant. Mais les parents de Rancourt ne voulaient pas de cet enfant. Rancourt était riche, ça pouvait causer un scandale. Aline a mis au monde une fille et...

– Rancourt... oui... je l’ai dit... Rancourt... la jeune Aline...

Elle se mit à toussoter. Elle avait de la difficulté à respirer.

La voix de René Carvin était maintenant beaucoup plus près du micro.

– Madame Levert... écoutez-moi. Cette fille, on l’a nommée Claudette... Le même jour, une autre fille a mis un enfant au monde. Le bébé est mort. Alors, Rancourt a compris qu’il venait de trouver le moyen de se débarrasser de son enfant. Il a fait l’échange avec l’autre bébé...

– L’autre bébé ? Enfant mort...

Elle avait de plus en plus de difficulté à parler.

– Oh non, ne jouez pas à la malade. Répondez à ma question, madame Levert. Il faut vous souvenir du nom de cette autre femme... la femme qui a adopté Claudette...

La voix de Carvin était dure, impatiente.

– René, laisse-la ; tu vois bien que tu lui fais mal.

Carvin ajouta rapidement à l’intention du Manchot.

– Je la tenais aux poignets, je l’ai serrée un peu.

Le Manchot était surtout intéressé par ce qu’il entendait, venant du magnétophone.

– Deux bébés... Rancourt... Claudette... ne sais pas... échange...

La voix de la vieille dame n’était plus qu’un soupir rocailleux.

– Pas... au courant... Claudette... souffle au cœur... suis certaine de ça... oui, bébé... mort... échange... non... ne sais pas... Claudette... fille Rancourt...

Elle râlait à présent.

– Parlez ! Parlez !

– René, laisse-la, tu vas la tuer...

Il y eut un long silence.

– Elle nous joue la comédie, elle fait semblant d'avoir perdu conscience.

Un autre long silence, puis ce fut la voix de Madeleine.

– Elle ne joue pas la comédie, René... elle est morte. Elle était réellement malade. Tu n'aurais pas dû la bousculer.

– Tais-toi, idiote. Il faut partir d'ici au plus tôt. On serait capable de nous accuser de meurtre... essuie les meubles, il ne faut pas laisser d'empreintes...

Soudain, il n'y eut plus rien : le silence et le sifflement du ruban vierge qui continuait de tourner.

– C'est à ce moment que j'ai débranché mon appareil, expliqua René.

Puis, nerveusement, il ajouta en arrêtant le ruban :

– Vous voyez bien que je ne l'ai pas tuée, monsieur Dumont.

– Vous l'avez bousculée, vous lui avez serré les poignets ; elle porte des marques, je les ai vues.

– Mais elle était malade. Elle serait morte de toute façon.

Madeleine, à ce moment, cria presque :

– Je te disais de la lâcher. Moi, je voyais bien qu'elle était malade.

– Vous avez accompagné Carvin, mademoiselle et si jamais la police décidait de porter des accusations, vous seriez considérée comme complice.

Le Manchot demanda à Carvin.

– Vous pouvez me passer cette cassette ?

Carvin hésita :

– Monsieur Dumont, j'ai confiance en vous. Mais c'est quand même la première fois que je vous rencontre, et cette cassette... eh bien, c'est la preuve que je n'ai pas tué madame Levert. Alors, si vous la perdiez...

Le Manchot se dirigea rapidement vers la porte.

– Attendez-moi une seconde. J'aurais dû y penser plus tôt. J'ai un magnétophone dans ma voiture. Je n'ai qu'à copier cet

enregistrement. Je veux l'écouter tranquillement. Cet enregistrement confirme mes soupçons.

– Que voulez-vous dire ? Vous avez débrouillé cette affaire ?

– Oui et non. Disons qu'elle est loin d'être terminée. Il y a encore beaucoup à faire. C'est encore plus compliqué que vous ne le pensiez et il faut jouer le jeu... il faut se lancer à la chasse à l'héritière.

IX

Le Manchot se repose

Robert Dumont se retourna dans son lit. Non, il ne rêvait pas, on sonnait à sa porte.

– Qui ça peut-il être ? grogna-t-il.

Il se leva et alla décrocher le récepteur qui le mettait en communication avec l'intercom placé à l'entrée de la bâtisse.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Moi, Michel ! J'ai cherché à vous appeler et...

– Monte.

Robert Dumont appuya sur le bouton qui déverrouillait la porte du hall. Puis le Manchot, qui dormait toujours nu, passa rapidement un pyjama et, quelques secondes plus tard, il ouvrait la porte à son collaborateur.

– Dites-moi pas que vous dormiez ? Avoir su, j'aurais attendu à...

Il s'arrêta de parler. Les yeux de Michel s'étaient posés sur le bras gauche de Robert Dumont.

– Excusez-moi, c'est la première fois que je vous vois sans votre prothèse.

Le bras gauche du Manchot était coupé à environ six pouces au-dessus du poignet.

– Imagine-toi donc que je ne couche pas avec ma prothèse. Tu as déjà vu ça, un moignon ?

– Oui, excusez-moi.

Michel se laissa tomber dans un fauteuil et étira ses longues jambes.

– L'affaire Levert est terminée, dit-il, la police est venue. Vous aviez vu juste, c'est une mort naturelle. La vieille souffrait du cœur

depuis longtemps. Même que son médecin voulait pas qu'elle reste seule.

– Les policiers ont dû vouloir savoir ce que tu faisais dans cette maison ?

– Oui.

– Qu'as-tu répondu ?

– Carabine ! Je suis pas un imbécile. Ils savent que je travaille pour vous. Ils savent que vous avez votre permis d'agence de détectives privés. Alors, je leur ai fait comprendre que j'étais tenu au secret professionnel.

Le Manchot offrit un café au jeune homme.

– Ça va m'empêcher de dormir.

– C'est du décaféiné. Aucun danger.

Et pendant que le Manchot préparait le café, Michel expliqua :

– Évidemment, les policiers ont insisté. On voulait savoir. J'ai dit que j'avais quelques questions à poser à cette vieille dame, mais qu'à mon arrivée je l'avais trouvée morte. J'ai dit que la porte était ouverte, que j'ai immédiatement appelé la police.

Le Manchot tendit la tasse de café à Michel, puis alla chercher la sienne.

– Tu as parlé de moi ?

– Non... c'est-à-dire, on m'a demandé si vous étiez au courant. Carabine ! Pas fou, le Michel. J'ai dit que je ne vous avais pas encore appelé, que vous ne saviez rien. C'est pour ça que j'ai voulu vous prévenir tout de suite. J'ai cherché à vous téléphoner, mais c'est encore votre service qui prenait les appels.

– Oui, je leur ai dit de ne pas me déranger. Dis-moi, les policiers ont-ils relevé les empreintes digitales ?

– Oui, mais ça s'est fait avant que le médecin arrive. Quand le docteur a dit que c'était une mort naturelle, l'enquête s'est arrêtée là.

Le Manchot se leva et se mit, nerveusement, à arpenter la pièce.

– Tu te rends compte que tu as encore commis une bévue ?

– Moi, mais pas du tout, je vous dis que...

– Les policiers ont relevé les empreintes. Or, si on examine les empreintes, on identifiera les miennes. Et toi, tu as dit que je n'étais pas entré dans cette maison, que je n'étais au courant de rien. Tu ne crois pas que les policiers se poseront des questions ?

Michel avait baissé les yeux.

– Moi, j'ai pensé bien faire, carabine ! Si j'avais tout raconté, vous m'auriez blâmé et je n'ai rien dit. Pourtant, c'est la même chose... je suis toujours blâmé.

– Allons, calme-toi. Il va falloir que tu apprennes à réfléchir, et rapidement. Ton idée de te cacher derrière le secret professionnel était très bonne. Il aurait fallu t'en tenir là.

Le jeune homme semblait découragé.

– Quand est-ce que je vais apprendre ?

– Avec le temps, Michel... et avec toute ta tête.

Il lui toucha le front.

– Quand c'est brumeux là-dedans, on oublie des choses, on fait des erreurs. Tu m'avais promis de ne pas prendre un verre. Je n'ai pas voulu en parler chez madame Levert, mais tu empestais encore l'alcool.

Michel ne disait rien. Aussi, le Manchot lui mit la main sur l'épaule.

– Allons, va te reposer, ça va te faire du bien... Si les policiers me posent des questions au sujet des empreintes, je leur dirai que j'avais vu madame Levert, plus tôt, alors qu'elle était vivante, que je voulais d'autres renseignements et que je t'ai envoyé chez elle.

Et il reconduisit son visiteur à la porte.

– Vous me pardonnez de vous avoir réveillé ?

– Je ne sais pas... je te dirai ça demain.

– Comment ça ?

– Lorsque tu as sonné, je rêvais que j'étais un sultan, très riche, et je sonnais pour qu'on m'amène les vingt femmes de mon harem.

Je n'ai même pas eu le temps de les admirer, c'est la sonnerie qui m'a éveillé.

Michel se mit à rire. Il avait retrouvé sa bonne humeur.

– Si demain je vous retrouve pâle et déprimé, je comprendrai. Si vous reprenez votre rêve où vous l'avez laissé, suivez mon conseil : ne prenez jamais une décision avant d'avoir « essayé » le produit. Prouvez-leur que si vous êtes « le Manchot », vous n'êtes pas « manchotte ».

*

Le notaire avait écouté attentivement le récit du Manchot.

– Je voulais vous apporter l'enregistrement, mais je l'ai oublié.

– Je suppose que vous avez tiré vos conclusions ?

– Oui. Madame Levert n'a pas nié que deux bébés sont nés presque en même temps. C'étaient sans doute deux filles. Si Rancourt a échangé sa Claudette contre l'enfant décédé, elle l'ignore. Mais une chose est certaine. Dans l'enregistrement, on entend fort bien madame Levert dire que Claudette avait un souffle au cœur, qu'elle avait une maladie cardiaque.

Mais Edmond Grandin déclara :

– Bien des gens peuvent vivre longtemps avec une telle maladie.

– Je sais, mais ça devrait faciliter nos recherches, notaire. L'héritière que nous recherchons...

– Devra avoir, depuis sa naissance, quelque chose de défectueux au cœur.

Grandin demanda brusquement.

– Avez-vous parlé de cette découverte aux autres héritiers ?

– Non, mais Madeleine et Carvin le savent. Les autres seront sûrement mis au courant.

– Déjà, nous avons deux héritières en perspective. Irène dit pouvoir trouver Claudette, elle est sur la piste. Et puis, il y a les

Turcot. Selon certains documents qu'ils ont trouvés, on aurait mis à Claudette, dès sa naissance, une petite chaînette avec un médaillon. On n'a pas voulu m'en dire plus long. Alors, que devons-nous faire maintenant ? Où orienter nos recherches ?

Le Manchot se leva lentement. Il paraissait réfléchir.

– Voyez-vous, notaire, nous avons deux chances. Supposons que Rancourt ait dit vrai.

– Il n'avait aucune raison de mentir, pourquoi aurait-il fait ces deux testaments si ce n'était pas la vérité ?

– Cette Claudette aurait aujourd'hui 23 ans. Donc, ses parents adoptifs peuvent être dans la cinquantaine. Possible qu'ils soient vivants ou que, du moins, le père ou la mère soit encore vivant. Quand ils apprendront que leur fille, Claudette, peut hériter d'une fortune, ils n'hésiteront pas à dire la vérité.

– Et s'ils sont morts ?

– Il y a encore une chance, peut-être plus mince, mais elle existe quand même...

Le notaire avait deviné :

– Les parents ont pu avouer à leur fille adoptive qu'elle n'était pas leur propre enfant, mais qu'ils l'avaient recueillie dès sa naissance.

– Oui, on a même pu la mettre au courant de l'histoire de l'échange. Alors, il ne reste qu'une chose à faire, notaire.

– Laquelle ?

– Communiquez la nouvelle aux journaux. Oh ! Vous aurez sans doute beaucoup d'appels, beaucoup de jeunes filles voudront se faire passer pour Claudette. Quand il y a une fortune en jeu, on est prêt à courir des risques.

– Je vais raconter toute l'histoire aux journalistes ?

– Il n'est pas nécessaire de parler de la maladie de cœur. Ce sera probablement notre seule façon d'identifier positivement la véritable Claudette.

– Mais je vais nommer monsieur Rancourt, je vais parler de cette clinique...

– Vous pouvez même donner le nom de madame Levert. Si vous avez une photo de Rancourt et une d'Aline Perron, faites-les paraître. Qui nous dit que cette Claudette ne ressemble pas à sa mère... ou encore, à son père ?

– Tout est possible. Dois-je parler de vous dans l'article ?

– Non, j'aime mieux demeurer à l'écart, notaire. Je n'interviendrai que lorsque les héritières commenceront à affluer. C'est alors que nous ferons le choix.

Grandin semblait enchanté.

– J'ai l'impression que vous allez réussir à éclaircir le mystère qui entoure cette héritière.

– Moi, j'en suis certain.

– Parlez-moi d'un homme optimiste ! Jusqu'à présent, monsieur Dumont, je suis très satisfait de vos services.

Mais le Manchot l'arrêta :

– Attendez, mon enquête est loin d'être terminée. Espérons que vous serez aussi satisfait, jusqu'à la fin.

– Je n'ai aucune crainte. En tout cas, si nous ne retrouvons pas Claudette et si les autres touchent leur fortune, ce n'est pas parce que nous n'aurons pas tout essayé.

Et le Manchot quitta le bureau du notaire, apparemment très heureux de la tournure des événements.

Le même jour, le Manchot confiait un travail spécial à Michel.

– Une mission délicate, dit-il.

– Concernant cette histoire d'héritière ?

– Oui. Il faut que tu agisses avec prudence, mais tu as tout le temps voulu.

Il lui expliqua son plan.

– Hum... ce sera pas facile... vous croyez que...

– Ne pose pas de questions Michel, et fais exactement ce que je te demande. Je me rendrai compte si j'ai vu juste.

L'ex-policier demanda :

– Mais pourquoi que vous faites pas cette enquête vous-même ? demanda le jeune homme.

Le Manchot sourit :

– Je me repose... du moins, jusqu'à ce que les réponses commencent à arriver. Si je te confie ce travail, Michel, c'est que jusqu'à ce jour aucun des héritiers ne te connaît, même pas Bouvier, ni le notaire. Ça te permettra donc d'agir plus facilement. Moi, j'aurais les mains liées.

– Je comprends. En tout cas, je vais faire mon possible et si je sais plus comment m'y prendre...

– Tu viendras me demander conseil. Prends ton temps, ne commets pas d'erreurs, ne laisse pas planer les soupçons. Il faut que tout se fasse en douce.

– Compris.

Quelques jours plus tard, les journaux commencèrent à parler de l'histoire de l'héritière et de la fortune de Rancourt.

Le notaire Grandin avait réussi à trouver une photo du couple, c'est-à-dire de Rancourt en compagnie d'Aline Perron.

On avait fait deux agrandissements des têtes. La presse anglophone s'empara également de l'affaire. Maintenant, un peu partout, on savait que le notaire Grandin était à la recherche d'une jeune fille qui pouvait toucher plusieurs milliers de dollars.

Dans les articles, on ne mentionnait jamais de montant exact, on ne parlait pas de la maladie de cœur de Claudette, et nulle part on ne faisait mention du Manchot.

Robert Dumont profita de ces quelques jours de repos pour compléter l'installation de son nouveau bureau.

Ce matin-là, Nicole Poulin avait décidé de se rendre à bonne heure au bureau du détective privé.

Tel qu'entendu, Nicole n'avait pas de salaire, mais elle savait qu'un jour Robert Dumont deviendrait un détective privé fort connu. « Moi, je serai sa secrétaire. On parlera de moi et j'attirerai peut-être l'attention de certains réalisateurs. » Car la jeune starlette n'avait pas abandonné ses projets.

« Monsieur Dumont sera content. Je vais classer tous les livres qu'il a fait transporter hier. » Elle possédait une clef du bureau. Elle entra et, après avoir refermé la porte, elle s'arrêta brusquement. Elle venait d'entendre un bruit, un bruit qui venait de l'autre pièce, de la salle qui servait de gymnase au Manchot.

Elle s'avança sur la pointe des pieds, puis resta figée dans la porte.

– Oh, excusez-moi ! Je ne pensais pas...

– Tiens, Nicole. Que fais-tu ici si tôt ?

– Je voulais vous faire une surprise, finir de ranger vos livres. Encore une fois, excusez-moi...

Robert Dumont était en tenue de gymnastique. Il avait le torse nu, un torse épais et velu qui paraissait dur comme de l'acier.

Mais ce que regardait surtout Nicole, c'était cette main artificielle, attachée au bras gauche du Manchot.

– Je m'entraîne tous les jours, dit-il. Tu vois, je peux même soulever des poids...

La jeune fille hésita un moment, puis :

– Mais... votre main... je n'ai jamais vu votre bras... je trouve incroyable que vous puissiez faire ce que vous désirez avec cette main.

Le détective se mit à rire :

– Oh non, pas tout ce que je désire. En réalité, je ne peux faire que deux mouvements. Je peux avancer la main, comme tu vois, et plier mes doigts.

Nicole s'écria :

– Mais comment faites-vous ? Vous n'avez pas de cordes, ou quelque chose du genre, pour actionner vos doigts.

Robert Dumont se mit à rire et fit signe à la jeune fille de s'approcher.

– Si ça ne t'ennuie pas, je vais essayer de t'expliquer. Oh, je n'emploierai pas de grands mots techniques. Donne-moi ton bras.

– Lequel ?

– Celui que tu voudras, ça n'a aucune importance.

Nicole tendit la main. Le Manchot remarqua qu'elle tremblait légèrement.

– Tu as froid ?

La jeune fille le regarda longuement dans les yeux, un regard profond, scrutateur et elle murmura du bout des lèvres :

– Non, pas du tout.

Robert sentait une douce chaleur l'envahir. Que se passait-il donc ? Il se ressaisit rapidement. Nicole était l'amie de Michel et, de plus, pour lui c'était une enfant, une enfant qu'il devait toujours considérer comme sa fille.

– Bon, maintenant, ferme ta main, puis ouvre-la... tu vois, tu sens tes muscles, ici dans l'avant-bras... Chaque fois que tu bouges ta main, tes muscles remuent...

– C'est normal.

– Exact. Tu sais ce qui se passe en une fraction de seconde ? Quand j'ai dit de fermer et d'ouvrir les doigts, immédiatement la commande s'est transmise à ton cerveau et c'est ton cerveau qui a ordonné aux muscles d'agir. Tu comprends ?

– Oui.

Le Manchot continua son explication :

– Supposons que tu te coupes la main, le poignet, ici, en bas du coude, à l'avant-bras, comme moi. Les muscles qui sont dans ton bras sont toujours là. Ils reçoivent toujours la commande qui vient du cerveau.

– Je commence à comprendre.

Le Manchot enleva sa prothèse.

– Il y en a qui ont peur de regarder un moignon. J'espère que ça ne te fait rien ?

– Je n'aime pas ça, murmura-t-elle, mais je n'ai pas peur.

– Je vais te montrer cette main artificielle. Tu vois, j'enfile ça dans mon bras. Ici, cette sorte de petit bouton, c'est une électrode qui touche à la peau et capte les impulsions électriques dans les muscles. Immédiatement, cette électrode transmet à la main les mouvements que mon cerveau lui commande.

– Une sorte de radio ?

– Si tu veux. Je suppose que tu as déjà subi des examens à l'hôpital. Tu as déjà passé un électro-cardiogramme ?

– Un examen pour le cœur ?

– Oui.

– Une fois, j'en ai passé un, lors d'un examen général.

– Le médecin t'a placé des électrodes près du cœur. Le cœur est un muscle, mais il fonctionne seul. Il ne reçoit pas ses ordres du cerveau. Qu'est-ce qui se passe au cours de cet examen ? Les électrodes enregistrent sur une feuille, tous les mouvements du cœur.

Nicole se mit à rire :

– Oui, j'ai vu ces feuilles, ça monte, ça descend... je n'y comprends rien, moi.

– Eh bien, c'est exactement la même chose que fait l'appareil qui se trouve dans cette prothèse. Cette électrode transmet les signaux comme durant un électro, et l'appareil placé à l'intérieur de cette main les lit immédiatement.

Nicole semblait comprendre. Mais elle demanda :

– Pourquoi ne pouvez-vous pas faire plus que deux mouvements ?

– Oh, ça viendra un jour. Je pourrais avoir une main qui ferait trois et peut-être quatre mouvements. Présentement, je peux avancer la main et serrer les doigts, tous ensemble. Si je voulais bouger les doigts, un à un, il me faudrait autant de commandes individuelles.

– Et ça ne se fait pas ?

– Si, mais il y a deux inconvénients. Premièrement, j'aurais une main beaucoup trop lourde et ensuite, il y a la coordination. Je

commande à mon cerveau de remuer mes doigts. Immédiatement, la main se met en mouvement, mais il faut que tout soit synchronisé, le mouvement et la vitesse. Je vais te donner un exemple. Tu vois ce verre ? Regarde bien.

Le Manchot remit son appareil en place.

– Je vais ordonner à ma main de prendre ce verre, mais je ne songerai pas que c'est un verre. Comprends-tu, je n'irai pas assez vite pour ordonner à ma main de cesser de serrer. Regarde.

La main du Manchot s'avança vers le verre, les doigts se serrèrent autour et deux secondes plus tard, le verre éclata en morceaux. Malgré elle, Nicole sursauta.

– Mais c'est dangereux, vous pouvez vous blesser !

Robert ne put s'empêcher de rire.

– Non, je contrôle cette main assez bien. Et puis, une main ordinaire ne brisera pas un verre. En moyenne, une main de femme a une force de 16 livres et une main d'homme, une force de 22 livres. Cette main que tu vois, Nicole, elle a une force de cent livres.

La jeune fille sursauta :

– Cent livres ? Mais alors, votre main gauche est beaucoup plus forte que votre main droite ?

– Ça ne se compare même pas. Et il faut que je m'en souvienne. Un jour, je l'ai oublié et j'ai failli étrangler un officier de police. Ça m'a coûté ma situation... enfin, j'ai démissionné, car ma vie, dans le corps policier, serait devenue intenable.

La jeune secrétaire paraissait réfléchir.

– Il y a une chose que je ne comprends pas, monsieur Robert. J'ai déjà rencontré des gens qui ont une main... un bras qui se termine comme le vôtre... c'est-à-dire, sans main.

– Oui, je sais. Plusieurs infirmes pourraient obtenir des mains semblables à la mienne. Bien souvent, le public n'est pas renseigné ou encore, l'infirme a peur, sans aucune raison.

– Ça doit être long de s'habituer avec une main comme celle-là ?

– Pas du tout. Ça m'a pris une semaine. C'est l'institut de réadaptation de Montréal qui a fait cette main et c'est là, également, qu'on m'a appris à m'en servir. Tu vois, je possède une pile, elle est rechargeable. Elle peut durer environ 24 heures. Alors, tous les soirs, je n'ai qu'à brancher cette pile sur le courant électrique...

– Mais si vous n'avez pas le temps ? Dans votre métier, il peut vous arriver de travailler nuit et jour, de temps à autre ?

– Je vois que tu as saisi. Aussi, je possède deux batteries, l'une est toujours prête à remplacer l'autre. Jusqu'à présent, je n'ai jamais eu besoin de m'en servir.

Nicole hésita puis :

– Savez-vous que si... enfin, si je sortais avec vous... enfin, si nous faisions l'amour... j'aurais peur... Dans un moment d'égarement, vous pourriez me serrez un peu trop.

Le Manchot se mit à rire, mais Nicole, elle, ne souriait même pas. Aussi, le détective reprit son sérieux.

– Il n'y a aucun danger, je ne te blesserais pas... et puis, il n'est pas question de... enfin, tu es l'amie de Michel...

– Justement, reprit Nicole, Michel est un ami, pas plus. Je ne suis pas amoureuse de lui.

– Pourtant, je croyais que toi et lui... enfin, n'est-il pas ton amant ?

Nicole rougit un peu, baissa les yeux, puis avoua :

– Je suis en amour... disons, avec l'amour. Michel me plaît, mais pas plus. N'allez pas mal me juger, monsieur Robert. Je ne suis pas une dévergondée. Mais quand un garçon me plaît... eh bien... eh bien, j'ai le goût de faire l'amour avec lui... mais ça ne veut pas dire que je l'aime. Je crois que... enfin, je pense que je n'ai jamais aimé réellement... du moins, jusqu'à aujourd'hui. J'ai l'impression que vous aviez tout à fait raison, tantôt.

– Comment , ça ?

– Le cœur est un muscle et il se commande tout seul, il n'a rien à voir avec le cerveau. Le cœur peut tomber amoureux d'une personne qui n'est pas de votre rang social... c'est l'histoire de

monsieur Rancourt et de cette Aline Perron... le cœur peut aussi devenir amoureux d'une personne plus âgée...

Cette conversation devenait embarrassante pour Dumont. Cette petite lui plaisait énormément et si le détective se laissait aller à ce penchant naturel, ça ferait sûrement de la casse entre lui et Michel Beaulac.

Heureusement, la sonnerie du téléphone coupa brusquement la conversation.

– Réponds, Nicole, et prends le message. J'ai terminé mes exercices, je prends ma douche. Je pourrai rappeler dans cinq minutes.

– Très bien.

Lorsque Robert Dumont revint dans le bureau, Nicole lui déclara :

– C'était le notaire Grandin. Il veut que vous le rappeliez.

– Pauvre notaire, soupira Dumont ; il ne sait plus où donner de la tête. Tu sais qu'il a reçu plus de vingt réponses, plus de vingt lettres de jeunes filles qui se disent Claudette Rancourt ?

– Comment allez-vous débrouiller tout ça ?

– Ça va se terminer très bientôt. Michel a presque fini l'enquête que je lui avais confiée. Je possède assez de faits pour mettre un terme à cette histoire et remettre la fortune à qui de droit.

Quelques secondes plus tard, il était en communication avec Grandin.

– Ne me dites pas que vous avez reçu d'autres lettres ?

– Non, pas depuis quatre jours. J'ai fait ce que vous m'aviez demandé. J'ai rencontré les jeunes filles. C'est un peu toujours la même histoire. Elles se prétendent la Claudette Rancourt que nous recherchons. Mais quand je dis que l'héritière a une maladie de cœur et que je devrai la faire examiner, l'entrevue se termine là. Cependant, j'en ai deux.

– Deux qui souffrent du cœur ?

– Une qui souffre du cœur, oui et une autre qui dit que sa mère lui avait raconté qu'elle avait un souffle au cœur, à sa naissance, mais

qu'elle est parfaitement guérie. Enfin il y a deux autres Claudette. Une a été découverte par les Turcot...

– Et l'autre par Hubert Gareau, l'ami d'Irène, c'est bien ça ?

– Oui, comment le savez-vous ?

– J'étais persuadé que ce Gareau trouverait le moyen de nous inventer une héritière. Il n'y a rien à son épreuve.

Mais le notaire reprit :

– Ce n'est pas pour ça que je vous appelais. Hier soir, je suis sorti et quand je suis entré, on avait forcé ma porte. On a fouillé dans tous mes dossiers. J'avais des notes sur chacune des héritières. Il va falloir faire vite, monsieur Dumont, autrement, j'ai bien peur qu'on ne cherche à éliminer celles qui pourraient être les véritables Claudette.

– Vous avez parfaitement raison. Alors, disons que nous allons assister au dernier acte de cette comédie demain soir, à votre bureau.

– Vous appelez ça une comédie, vous ?

– Oui. Vous allez convoquer tous les héritiers, et également les deux jeunes filles dont vous m'avez parlé. Demandez aux héritiers d'amener également leur propre héritière. Fixons le rendez-vous pour sept heures trente. Ça vous convient ?

– Oui, je vais appeler tout le monde, monsieur Dumont. J'ai hâte que cette histoire finisse. Moi, je suis en train de devenir fou.

– Eh bien, à compter de demain soir, notaire, vous pourrez dormir sur vos deux oreilles.

Après avoir raccroché, le Manchot sonna Nicole et lui ordonna :

– Cherche à rejoindre Michel au plus tôt et qu'il vienne au bureau. Dis-lui que c'est urgent. Dis-lui que mon repos est terminé.

X

La vraie Claudette

Tous les héritiers étaient dans le bureau du notaire Grandin. Dans la pièce adjacente, quatre jeunes filles attendaient. Toutes les quatre disaient être Claudette Rancourt. Michel Beaulac restait avec elles pour les surveiller.

– Il y en a parmi vous, fit le Manchot, qui ont cherché à inventer une Claudette. Mais il y a une chose que vous ignorez...

– Vous autres aussi, s'écria Germain Turcot, il y a une chose que vous ignorez. J'ai trouvé ça dans des notes laissées par mes parents. Ils avaient donné une petite chaîne à l'enfant avec son nom gravé sur un médaillon. Or, la Claudette que...

– La Claudette que vous avez découverte porte une chaîne depuis sa naissance. Mais souffre-t-elle d'une maladie de cœur ?

Germain Turcot regarda sa sœur. Il était devenu pâle, mal à l'aise.

– Une maladie de cœur ? Qu'est-ce que c'est que cette invention ?

– Ce n'est pas une invention. D'ailleurs, Madeleine Rancourt et René Carvin étaient au courant. C'est une dame Levert, qui a assisté à la naissance de la fille, qui l'a déclaré.

Hélène Pouliot murmura :

– Je t'avais bien dit que ça ne marcherait pas.

Hubert Gareau se leva.

– Moi, j'ai voulu amener cette fille qui se disait Claudette, pour que vous la démasquiez devant tout le monde, Dumont. Mais à quoi bon lui faire honte, n'est-ce pas ? Je vais lui dire de s'en retourner...

– Mais oui, faites donc, mon cher Gareau. Je me demande si votre Irène va toujours vous trouver aussi gentil.

Gareau sortit de la pièce, suivi du jeune Germain Turcot.

– Ça va très vite, n'est-ce pas ? Nous avions quatre héritières et déjà, il n'en reste plus que deux. Michel, mon assistant, a interrogé les deux jeunes filles.

Gareau et Turcot revenaient dans le bureau du notaire.

– Félicitations, mon cher Carvin, poursuivit le détective. C'est Madeleine qui a découvert, parmi les amies du club qu'elle fréquente, une fille qui a déjà eu un souffle au cœur, qui est guérie et qui est prête à raconter une histoire à dormir debout pour quelques milliers de dollars... mais quand elle a su qu'elle risquait la prison si je la démasquais, nous avons eu toutes les peines du monde à la faire venir.

Félix s'écria :

– Y a pas à dire, j'ai une belle famille ! Une bande de voleurs, voilà ce qu'ils sont.

– Et vous, un assassin en puissance. Vous êtes entré par effraction dans le bureau du notaire. Vous avez cherché à savoir qui était la véritable Claudette, avec sans doute l'intention de la supprimer.

L'ivrogne s'écria :

– Mais pas du tout... Vous ne pouvez rien prouver. Je voulais me faire aimer de cette fille. Comme ça, finis les problèmes. Comment avez-vous découvert que c'était moi qui suis venu ici, hier soir ?

– Facile. Vous avez laissé vos empreintes partout.

Le Manchot se tourna du côté de Madeleine et René.

– Est-il nécessaire de faire entrer la fausse héritière que vous avez créée de toutes pièces ? Pensez-y. Non seulement elle risque la prison, mais vous deux aussi, pour tentative d'extorsion.

– Inutile, murmura Carvin.

Bouvier, qui n'avait pas parlé jusque-là, se tourna du côté de Madeleine.

– Je ne croyais pas que vous étiez une fille comme ça.

– Mais, écoutez...

Bouvier se leva et alla s'asseoir beaucoup plus loin. Quant au Manchot, il marcha vers la porte et ordonna à Michel.

– Fais entrer celle qui reste, mademoiselle Claudette Morton.

– Et l'autre ?

– Elle peut s'en retourner. Nous ne porterons pas de plainte contre elle.

Michel entra dans le bureau avec une jeune fille, délicate, vêtue très sobrement. Elle paraissait timide.

– N'ayez pas peur, venez vous asseoir, mademoiselle.

Le Manchot se leva et lui laissa son fauteuil. Puis, il ordonna à la jeune fille :

– Racontez-nous votre histoire, celle que vous avez écrite au notaire Grandin.

Elle parlait à voix basse, on l'entendait à peine. Dumont dut lui demander de parler plus fort.

– J'habite maintenant les États-Unis. J'ai été élevée ici, à Montréal. Mes parents portaient un nom anglais, mais parlaient bien le français. Quand ils sont morts, dans un accident de voiture, je suis allée vivre aux États-Unis. J'avais pu décrocher une situation de secrétaire.

– Vous travaillez aux États-Unis depuis longtemps ?

– Cinq ans. Un jour, je suis tombée sur un article de journal. Quand j'étais petite, je devais me rendre régulièrement à l'hôpital, à cause de mon cœur. Aujourd'hui je ne suis pas guérie, mais j'espère qu'un jour je pourrai être opérée. Si j'étais demeurée ici, au Canada, à cause du climat, je serais peut-être morte aujourd'hui.

Personne ne parlait. L'histoire de la jeune Claudette était émouvante.

– Maman m'entourait de soins. Et un jour, elle m'a dit à quel point elle m'aimait et elle m'a avoué que... que j'étais un enfant adopté. Au début, ça m'a fait très mal. Mais ensuite, j'ai aimé mes parents deux fois plus. La fille que maman a eue est morte à la naissance. Mais dans le même hôpital, une clinique, une autre femme a eu un enfant.

Le père voulait s’en débarrasser. Il voulait donner l’enfant à l’adoption. Alors, mes parents ont fait l’échange... et même si à ce moment, ils savaient que j’avais une faiblesse au cœur, ils n’ont pas hésité. C’est merveilleux, n’est-ce pas ?

Elle se tut. Le Manchot en profita pour demander :

– Connaissiez-vous le nom véritable de votre père ou de votre mère ?

– Non, je me demande même si mes parents adoptifs le savaient. C’est en lisant le journal... et, également, en voyant la photo d’Aline Perron... j’ai trouvé qu’elle avait mes yeux... et puis, l’histoire était tellement semblable.

Irène l’interrompit :

– Comme ça, c’est elle qui hérite de la fortune de Philippe ?

– Exactement, fit le notaire. Mademoiselle est la fille d’Aline Perron et de Philippe Rancourt.

Le Manchot imposa le silence.

– Maintenant, c’est à mon tour de parler. Cette affaire n’est pas tout à fait terminée. Quand les héritiers eurent connu la teneur du ou plutôt des testaments de Philippe Rancourt, tous passèrent à l’action.

Il se tourna vers les jeunes Turcot.

– Vous deux, vous avez fait croire à tout le monde que vous retourniez à l’extérieur de Montréal. Mais pendant que Germain recherchait un ami prêt à se parjurer, à venir dire que Claudette était morte, vous Hélène, vous vous rendiez au bureau de Rancourt. Vous vous êtes cachée dans une salle de toilette et, une fois tout le monde parti, vous avez commencé à fouiller dans les affaires de monsieur Rancourt. Que pensiez-vous trouver ? Peut-être une piste. Je vous ai surprise, mais vous avez été assez habile pour m’assommer et prendre la fuite. Plus tard, vous avez abandonné l’idée de faire témoigner l’homme qui viendrait dire que Claudette était morte. Vous avez inventé cette histoire de chaînette passée au cou de la jeune fille. Voilà pour vous deux.

Cette fois, le détective regarda Irène et son ami, le fameux Gamelin, alias Gareau.

– Vous deux, on connaît votre histoire. Gareau, expert en duperies, forge un faux document, nous laissant croire que Claudette a une tache de naissance.

Gareau voulut parler, mais le Manchot le fit taire.

– Laissez-moi terminer, vous parlerez ensuite si vous le désirez. Quant à Félix Pouliot, pour arriver jusqu'à la véritable Claudette, il a décidé de me suivre. Ça lui a peut-être permis de deviner une partie de la vérité.

Enfin, il restait Madeleine et René Carvin.

– Monsieur Bouvier, par hasard, trouve un calepin qu'il n'avait jamais vu, dans le bureau de monsieur Rancourt. Les notes laissées dans ce calepin conduisent tout droit à une dame Levert qui a assisté à la naissance de Claudette.

Le notaire ajouta ;

– La seule personne qui a pu nous parler de la maladie de cœur de l'enfant.

Le Manchot continua :

– Bouvier prévient Madeleine. Une fois qu'elle connaît l'existence de madame Levert, elle décide de passer à l'action et demande l'aide de son cousin René Carvin. Tous les deux vont interroger madame Levert. Malheureusement, elle ne peut que bafouiller quelques mots avant de mourir... quelques mots qui m'ont fait comprendre que j'avais raison.

Le détective Robert Dumont regarda autour de lui, dévisageant chacun de ses interlocuteurs.

– Je crois avoir parlé de tout le monde... excepté un... laissez-moi vous dire, notaire, que dès le début j'ai trouvé qu'il y avait quelque chose de louche dans cette aventure. Vous vouliez me voir, mais nous ne réussissions jamais à nous rejoindre. Nous n'avons pu entrer en contact qu'après la mort de Philippe Rancourt.

– C'est exact, fit le notaire.

– Nous étions tellement occupés, tous les deux, n'est-ce pas, notaire ? Vous n'aviez pas le temps de me retourner mes appels... ou plutôt, votre client tardait à mourir.

– Quoi ?

– Vous ne vouliez pas que j'aie une conversation avec Rancourt. L'important, pour vous, c'était de m'engager, mais une fois votre client décédé. Vous vouliez que je me lance à la recherche de cette supposée héritière.

Les héritiers ne comprenaient plus rien. Le notaire Grandin était livide.

– Mais cet homme est fou !

Le Manchot répliqua sèchement :

– Et vous, vous êtes excessivement intelligent. Vous saviez que Rancourt était père d'une fille, que la mère était Aline Perron. Un jour, vous entendez parler de madame Levert et vous avez une conversation avec elle. Vous apprenez que Claudette Rancourt est morte à la suite d'un malaise cardiaque. Enfin, vous venez de trouver ce que vous cherchiez. C'est pour vous une chance unique. Vous connaissez une jeune fille qui souffre d'une maladie cardiaque. Elle a le même âge qu'aurait eu l'enfant Rancourt et cette jeune fille ne désire qu'une chose, obtenir l'argent nécessaire pour se faire opérer. Alors vous, Grandin, vous décidez de ressusciter Claudette Rancourt. Vous avez forgé le second testament de toute pièce. Oh, c'était très facile de faire signer un papier à un grand malade. Vous étiez son notaire, il avait entièrement confiance en vous. Je suis certain que c'est bien Rancourt qui a signé ce second testament.

Le notaire s'écria :

– Mais, moi, j'en ai assez ! Cet homme est un malade. Il ne sait pas ce qu'il dit.

– J'ai compris toute la vérité lorsque je vous ai annoncé que madame Levert était morte. Vous vous êtes presque trouvé mal, vous avez eu peur que tout votre plan s'écroule. Il fallait absolument que madame Levert parle de la maladie de cœur de Claudette. Vous étiez si nerveux, notaire, que ce n'était pas naturel. Puis,

brusquement, vous avez été soulagé lorsque je vous ai appris que madame Levert avait parlé de la maladie de l'enfant... C'est alors que j'ai commencé à comprendre. Ensuite, j'ai tout deviné.

Grandin s'écria :

– Mais je ne suis quand même pas fou ! Pourquoi aurais-je inventé cette histoire ? Pouvez-vous me le dire ?

– Oui, Grandin, oui, je peux vous le dire. Depuis des années, vous gériez la fortune de Philippe Rancourt. Et depuis des années, vous vous remplissiez les poches à même cette fortune.

– Vous mentez !

Michel se mêla à la conversation :

– Mon boss dit la vérité. J'ai fait des recherches, notaire, j'ai fouillé dans vos livres. Près de la moitié de la fortune de Rancourt a été dépensée.

René Carvin bondit :

– Quoi ? Il a dépensé notre argent ?

– Le salaud, je sais pas ce qui me retient...

Michel dut maîtriser Félix Pouliot. Au bout d'un moment, le Manchot put reprendre la parole.

– Le notaire s'est arrangé pour que Bouvier trouve le calepin et les notes menant à madame Levert. Après avoir interrogé cette dame Levert, Grandin savait que cette histoire d'échange d'enfant était possible. Ce dont madame Levert était certaine, c'est que le bébé Rancourt était cardiaque. Pour le notaire, c'était sa chance. Il forge le faux testament. Il m'engage. Son client tarde à mourir : alors, il évite de me rejoindre. Puis, enfin, il retient mes services. Il lit les deux testaments et nous lance tous sur cette piste. Vous avez dû avoir beaucoup de plaisir, n'est-ce pas, Grandin ?

Le notaire ne disait plus rien.

– Moi aussi, je me suis amusé, fit le Manchot. Il n'y avait qu'un moyen de vous démasquer : c'était d'aller jusqu'au bout. Vous avez sauté sur l'occasion quand je vous ai parlé des journaux. Vous aviez votre orpheline, cette malheureuse jeune fille qui souffre d'une

affection cardiaque, qui a vécu aux États-Unis où, malheureusement, les opérations ne sont pas gratuites. Elle veut se faire opérer et vous décidez de lui donner l'argent nécessaire, si elle accepte de jouer son rôle. Cette autre enquête a été menée à bien par mon adjoint, Michel Beaulac.

Le grand Michel fit un salut.

– C'est moi, dit-il d'un air faussement humble.

Le notaire cherchait à recouvrer son calme.

– Vous ne pouvez rien prouver, Dumont, absolument rien.

– Je suis persuadé que mademoiselle ne veut pas terminer ses jours derrière les barreaux. C'est pour ça qu'elle s'est déjà confiée à Michel.

– Qui vous dit que c'est la vérité ?

– Notaire, fit brusquement le Manchot, où est la fortune de Rancourt ? Répondez. Où est l'argent ?

– J'ai fait de mauvais placement, je l'avoue. Mais il reste encore plusieurs milliers de dollars.

– Que vous comptiez séparer avec mademoiselle.

Irène demanda :

– Alors... notre fortune ?...

– ... Sera moindre que vous ne le croyiez. Mais vous toucherez quand même quelque chose.

Et se tournant vers le notaire :

– Quant à vous, Grandin, les policiers vous attendent. Vous aurez à répondre de vos actes devant la Justice. Vous avez fait des détournements de fonds. Mieux que ça, vous avez comploté avec cette jeune fille pour faire perdre tout l'argent aux héritiers.

La jolie Claudette se mit à pleurer.

– Moi, je croyais que tout se passerait sans anicroche. Le notaire me l'avait promis. J'ai tellement besoin de cette opération. Je n'en ai que pour quelques mois à vivre.

Bouvier eut alors une idée.

– Nous héritons tous quand même d'une bonne somme, selon monsieur Dumont. De plus, le notaire possède une maison, un camp d'été, une voiture ; tout ça a de la valeur. Nous allons récupérer une bonne partie de notre avoir. Alors, si nous donnions, chacun, un montant à mademoiselle ? Elle pourrait se faire opérer.

– C'est idiot. Cette fille a failli nous déposséder tous.

– Cette phrase ne me surprend pas de vous, Gareau, répliqua le Manchot. Vous êtes déjà très déçu. Vous pensiez épouser une quasi millionnaire...

– Oh, vous Dumont, laissez-moi tranquille. Fichez-moi la paix, j'en ai assez de toutes vos allusions.

Irène prit la parole.

– Moi, je trouve l'idée de monsieur Bouvier excellente et j'y souscris.

– Quoi ? Mais tu es folle, Irène... je veux dire que... enfin...

Gareau bredouillait. Il tenta de prendre la main d'Irène dans la sienne.

– Excusez-moi, je ne sais plus ce que je dis.

– Et moi, je ne savais plus ce que je faisais. Mais cette affaire m'a ouvert les yeux. J'allais commettre la bêtise de ma vie.

– Voyons, Irène... nous en discuterons... Pas tout de suite, car j'ai un rendez-vous important... une affaire qui peut me rapporter des millions... Mais je te téléphonerai. Excusez-moi, je suis déjà en retard.

Et Gareau sortit rapidement du bureau.

Tous les héritiers consentirent, avec plus ou moins de bonne volonté, à souscrire une somme pour permettre à la jeune fille de se faire opérer.

– Après tout, fit Félix, sans elle, on aurait rien touché. Le notaire aurait pu s'en tirer, si elle n'avait pas dit la vérité. Et moi, je vous invite tous à fêter ça. On va prendre un coup et c'est moi qui paie !

Mais personne ne semblait vouloir accepter l'invitation de Félix. Les policiers s'occupèrent de Grandin. Le notaire paraissait avoir

brusquement vieilli de dix ans.

Bouvier félicita le Manchot.

– Sans vous, il nous aurait tous roulés. Je demeure l'exécuteur testamentaire, monsieur Dumont. Alors, vous recevrez la somme qui vous est due.

Quant à Michel, il songeait : « Enfin, je vais pouvoir toucher ma première paye ! Carabine, ça va faire du bien, je commençais à être au bout de mon rouleau. »

Et se tournant vers Félix, il murmura :

– Moi, je suis bien prêt à vous accompagner, à accepter votre invitation... Mais je n'ai pas d'argent...

Félix lui donna une tape amicale dans le dos.

– Aucune importance, fit-il à voix haute ; c'est moi qui paie, je l'ai dit. Maintenant, j'ai un bon crédit. Tu pourras boire tant que tu voudras, mon jeune.

Mais le Manchot s'avança :

– Je regrette, mais Michel revient avec moi au bureau. J'ai du travail pour lui. N'est-ce pas, Michel ? Tu reviens avec moi ?

– Carabine ! murmura le jeune homme.

– Je n'ai pas entendu ta réponse, Michel.

– Bien sûr que je vous accompagne... boss/

*

L'agence « Le Manchot » était devenue très populaire et le travail ne manquait pas.

Robert Dumont avait engagé quelques policiers à leur retraite, et ces derniers venaient lui prêter main forte de temps à autre.

Michel avait maintenant un salaire et Nicole semblait avoir oublié son rêve de devenir comédienne. Elle travaillait au bureau du Manchot de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

Le travail des enquêteurs privés se limitait surtout à la surveillance. Les causes intéressantes étaient plutôt rares. Aussi, quand une nouvelle affaire semblait avoir une certaine importance, c'est Robert Dumont qui s'en occupait personnellement.

Ce matin-là, le Manchot sonna sa secrétaire.

– Veux-tu dire à Michel de venir me voir, Nicole ?

Je regrette, il n'est pas encore arrivé, monsieur Dumont, dès qu'il se montrera, je vous l'enverrai.

Mais à dix heures, le jeune Beaulac n'était pas encore là.

Ce fut aux environs de onze heures que Nicole, très pâle, entra en coup de vent dans le bureau de Dumont.

– Qu'est-ce que tu as, Nicole ?

– C'est terrible... l'hôpital... On vient d'appeler... Un accident... Michel...

– Quoi ? Ne me dis pas que Michel est... Le Manchot n'osait pas prononcer le mot de quatre lettres. Il attendait la réponse de Nicole. Mais la jeune fille était incapable de parler. Elle s'était jetée dans les bras du Manchot et ne pouvait arrêter de sangloter.

Que s'est-il donc passé ? Nicole a parlé d'accident.

Le jeune Beaulac a-t-il été tué, ou encore est-il sérieusement blessé ?

Nicole semble attirée par le Manchot. Est-elle en train de tomber amoureuse de son patron ?

*

Ne manquez pas de lire, le troisième numéro du roman le plus populaire de Pierre Saurel : LE MANCHOT.

Cet ouvrage est le 335e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

---

* Lire le Manchot n° 1 : *La Mort frappe deux fois*.